



# JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

## DE QUELQUES USAGES SINGULIERS

DU MOYEN-ÂGE.

Premier article.

La période désignée sous le nom de *moyen-âge*, dans ses limites les plus larges, embrasserait les temps écoulés du sixième au quinzième siècle, depuis les grandes invasions de barbares jusqu'aux temps qui virent naître la civilisation et les lettres, après l'invention de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique, et l'arrivée des Grecs de Constantinople en Italie; mais si l'on veut réserver cette dénomination pour l'époque dont les mœurs et les idées ont obtenu de la mode depuis quelques années une si grande faveur, on doit la restreindre aux douzième, treizième et quatorzième siècles; aux temps de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-lion, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, d'Agnès Sorel, de Charles le Téméraire: ces temps des preux chevaliers, des nobles châtelaines, des grandes guerres d'outre-mer, des pas d'armes, des joutes, des tournois, des loyales amours, ces temps qui virent briller et mourir la poésie des troubadours.

Ceseraient cependant renfermer le moyen-

âge dans des limites trop étroites, car les principes essentiels de la féodalité, avec laquelle il se confond, sont constitués dès le règne de Charlemagne. Ces principes s'étendirent, se fortifièrent, se généralisèrent rapidement, de sorte que l'on put bientôt dire qu'il n'y avait en France que des serfs et des seigneurs.

Le seigneur féodal n'était point maître absolu sur sa terre; il était vassal, quel qu'il fût, d'un seigneur supérieur, et celui-ci à son tour relevait d'un plus grand, en remontant ainsi jusqu'au roi, souverain suzerain, auquel tout se rapportait et se rattachait. Le fief formait le lien entre tous ces seigneurs; c'était le titre et la preuve de la supériorité, la cause et en même temps le prix de la sujétion féodale. Tête nue, sans gants, sans éperons et sans épée, le feudataire se présentait devant son seigneur, fléchissait les genoux, et les mains placées dans ses mains, se reconnaissait son homme, lui promettait fidélité et assistance envers et contre tous. Le seigneur donnait l'accolade, et le contrat était conclu.

Mais le fief pouvait arriver à une femme; dans ce cas, la loi française, toujours délicate et bienveillante, permettait de faire l'hommage par un mandataire; et ce n'est pas faire injure aux dames de croire que les jeunes châtelaines remettaient bien volontiers leurs pleins pouvoirs au procu-

reur, quand le suzerain avait vu passer quelques hivers sur ses cheveux. Le fief était généralement une terre, une seigneurie, un comté, une baronie, ou un simple manoir noblement tenu; mais cependant il n'était pas inhérent à la terre. Souvent c'était une rente accordée par le seigneur, une charge donnée dans son château; et de là vint l'expression, qui n'est pas tout à fait oubliée, mais qui n'est prise maintenant qu'en mauvaise part, de *sergent fieffé*, pour désigner un serviteur, un servant, un sergent (car ces noms sont les mêmes) à la dévotion absolue de son maître.

Le fief était quelquefois concédé d'une manière singulière. Une vieille chronique raconte que Charlemagne accorda ainsi une seigneurie à l'un de ses hommes : le vassal devait monter sur une haute montagne, y donner fortement du cor, et aussi loin que porterait le son, aussi loin terres et gens lui appartiendraient. Le donneur de cor sonna en effet; puis il descendit de la montagne, parcourut terres et villages, prés et forêts, et à chaque homme qu'il rencontrait, il demandait : *As-tu entendu le cor ?* S'il répondait *oui*, il lui appliquait un soufflet en disant : *Tu es mon homme*.

La concession de fief n'était point gratuite; le vassal devait toujours à son seigneur, indépendamment du serment de fidélité et de l'hommage, une redevance qui constatait le droit de souveraineté de ce seigneur. Dans les premiers temps, aux dixième, onzième et douzième siècles, les tributs féodaux formaient le revenu principal du seigneur. L'argent étant rare et le commerce à peu près nul, le seigneur n'achetait rien; il se faisait tout fournir, même les meubles et les ustensiles, par ceux qui lui payaient redevance : fers à cheval, socs de charrue, voitures, éperons, gants, arcs et flèches, tout lui venait de cette façon; jusqu'aux verres ou cornes à boire; encore fallait-il, en certains lieux, que cette corne fût apportée par une jeune fille de dix-huit ans tout juste, ni plus ni moins.

Le voyer de l'abbaye de Quimperlé en Bretagne devait donner huit licous pour les chevaux de l'abbé; il devait aussi fournir la corde pour la cloche du monastère. Le seigneur de Vallemonde avait été investi de son fief, à la charge par lui et ses successeurs d'une redevance de deux arçons de selle, l'un aux armes de France, l'autre aux *armes de Clovis*. Le seigneur de Pacé en Anjou avait droit de faire travailler tous les chaudronniers qui passaient dans sa seigneurie, et de prendre aux marchands de verres le plus beau verre, en leur faisant boire chopine. A ces droits, il en joignait un plus étrange : chaque année, le jour de la Trinité, il faisait amener à son château toutes les femmes jolies, c'est-à-dire sages, qu'on trouvait à Saumur et dans les faubourgs; chacune devait payer quatre deniers, plus une couronne de roses, et danser avec les officiers du château. Celles qui refusaient étaient piquées d'un aiguillon marqué aux armes du seigneur. Celles qui n'étaient pas jolies étaient privées de la danse et devaient se rendre auprès de la dame de Pacé, qui sans doute les admonestait, si mieux elles n'aimaient payer une amende de cinq sous.

Plusieurs tenanciers de l'abbaye de Montmartre devaient porter annuellement au monastère des bottines fourrées à l'usage des religieuses. L'auteur de *l'Histoire des Français des divers états* montre dans son style original et piquant les progrès qui, aux approches de la Renaissance, se manifestèrent dans les arts, comme dans les métiers les plus modestes. « La France au quatorzième siècle, dit-il, était presque toute en sabots; au quinzième elle est presque toute en souliers. Il n'y avait pas alors, il y a maintenant du cuir. Maintenant les souliers sont faits par grandes quantités, par grandes voitures qui sont amenées dans les marchés; on en a même établi des redevances d'un plus ou moins grand nombre de paires, et il faut qu'à ce sujet je vous raconte qu'on les ac-

quitte quelquefois d'une manière assez extraordinaire. J'étais, il y a quelques années, à Montejean-sur-Loire; je dinais au château. Tout à coup les deux battants de la porte de la salle s'ouvrent, et il entre le valet du prieur, qui pose devant le seigneur une pile de souliers qu'il avait sous le bras. Le seigneur les examine, les compte, lui donne quittance et lui dit: « Tu me remets des souliers bien forts, bien cousus, bien cloutés; tu me les remets à l'heure du dîner, à la bonne heure. Tu es en chaperon, à la bonne heure encore; mais tu n'es pas et tu devrais être chaussé de souliers à double semelle, ainsi qu'il est écrit dans mes titres; soit pour cette année; souviens-toi cependant que l'année prochaine j'y regarderai de plus près. »

Rien n'était moins rare que les redevances de gants. Ce tribut léger, sans faire porter au vassal une charge réelle, consacrait cependant chaque année sa dépendance, et conservait le droit de suzeraineté du seigneur. C'était aussi une coutume générale d'offrir à quelqu'un, en signe de remerciement ou de satisfaction, un bouquet, une fleur, plus souvent une paire de gants, et de là vint l'usage de présenter des gants aux personnes qui assistent aux noces. Mais ces pratiques courtoises des temps anciens se négligent et se perdent chaque jour, et dans peu la France renouvelée n'offrira plus rien de son ancien état... puisse-t-elle en conserver toujours la politesse et l'esprit!

*Vous n'en aurez point les gants*, dit-on à celui qui apporte une nouvelle déjà connue; allusion évidente à l'usage ancien de donner une paire de gants à ceux qui annonçaient les premiers un heureux événement. Dans le roman de *la Rose*, la vieille parlant à l'amant :

Viens-je, dit-elle, à temps aux gants,  
Si je vous dis bonnes nouvelles,  
Toutes fraîches, toutes nouvelles?

Souvent le présent était d'une plus

grande valeur. Un prince se dépouillait et donnait son habit au héraut qui lui apportait une nouvelle agréable. La reine, femme de Charles VIII, étant accouchée d'un fils, le 4 février 1435, le duc de Bourgogne, à qui on vint annoncer cet événement, donna au héraut cent riders (1) d'or et la robe brodée dont il était vêtu. Le duc de Roquelaure, en apprenant que le roi lui accordait le gouvernement de Guyenne, offrit au garde du corps chargé de lui apporter cette heureuse nouvelle, l'épée d'or qu'il portait à son côté, et la remplaça par celle du garde du corps.

La *Paraguante* était aussi en Espagne une distribution de gants. Le mot est passé dans la langue française; Molière s'en est servi dans une signification plus étendue, comme désignant une gratification, un profit quelconque. Dans l'*Etourdi*, Mascariille se promet de faire emprisonner, sur un soupçon frivole, le rival de son maître; et il y est d'autant plus déterminé

Qu'il sait des officiers de justice altérés,  
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés,  
Dessus l'avid espoir de quelque *paraguante*,  
Il n'est rien que leur art avidement ne tente;  
Et du plus innocent toujours à leur profit  
La bourse est criminelle et paye son délit.

LOUIS DE MAS LATRIE.

(1) Ride ou Riders, vieille monnaie d'or battue en Allemagne, qui valait 50 sols et pesait 2 deniers 18 grains.

## Revue Littéraire.

*De la littérature et des hommes de lettres des Etats-Unis d'Amérique*, par Eugène Vail, 1 vol. in-8. A Paris, chez Charles Gosselin, rue Saint-Germain des Prés, n° 9.

S'il y eut un pays favorisé du ciel dans le siècle dernier, ce fut assurément l'Amérique du nord. La dernière moitié de ce siècle y a vu naître des hommes d'esprit, de cœur et de génie, qui résolurent et accomplirent l'affranchissement de leur patrie; ses premiers orateurs, ses premiers législateurs en furent aussi les premiers écrivains. Après avoir constitué son pays, on s'occupe naturellement d'écrire son histoire, celle de ses libérateurs. La liste des historiens des États-Unis est nombreuse. Parmi les meilleurs, David Ramsay et Washington Irving ont acquis une renommée européenne. Le premier, contemporain du grand Washington, travailla, sous les yeux même de ce héros, à l'*Histoire de la révolution américaine*, ouvrage qui parut en 1790, et fut complété en 1801 par la vie du libérateur des États-Unis. On a aussi de David Ramsay des écrits fort remarquables sur la *Caroline du sud*, et enfin une *Histoire universelle* que ne lui permit pas d'achever une mort tragique et prématurée. David Ramsay était médecin, en même temps que littérateur. Appelé au tribunal pour constater l'état mental d'un aliéné, son rapport conclut qu'il serait dangereux de laisser cet homme libre; on l'enferma. Mais une apparence de retour à la raison l'ayant fait relâcher, ce misérable, qui couvait dans son cœur un désir de vengeance contre celui qu'il regardait comme l'auteur de sa captivité, se mit à sa poursuite, et le 6 mai 1815, il le tua d'un coup de pistolet tiré à bout

portant. Ramsay ne mourut point sur le coup; et pratiquant à son lit de mort les vertus chrétiennes dont il ne s'était jamais écarté, il pardonna à son assassin, et le mit à l'abri des poursuites de la justice, en attestant de nouveau que cet homme était fou, et ainsi hors d'état de répondre de ses actions devant les hommes. David Ramsay était né en 1749. On le regarde avec raison comme le père des historiens du nouveau monde.

Washington Irving est connu en Europe comme historien, comme romancier et comme moraliste. Le style de Washington, quand il traite un sujet sérieux, est simple et de bon goût; il sait mieux que personne mettre en saillie les circonstances, les temps et les lieux; il fait vivre le lecteur avec ses héros. C'est à ces avantages, joints à ceux d'un savoir profond et d'une critique éclairée, qu'il doit l'immense succès de l'*Histoire de Christophe Colomb* et de la *Conquête de Grenade*, ouvrages traduits maintenant dans presque toutes les langues de l'Europe. Entre David Ramsay et Washington Irving se place une longue série de noms d'auteurs fort respectables, qui ont écrit sur l'Amérique, sa découverte, l'établissement des premiers colons, son affranchissement et la politique de ses hommes d'état; cette nomenclature longue et aride serait aussi trop grave pour vous, mesdemoiselles; sachez seulement que les états de l'Union sont fort riches en historiens habiles et consciencieux.

L'excuse que nous employons pour abrégier le compte rendu de la partie historique de l'ouvrage de M. Vail, nous servira bien mieux encore pour la politique, la philosophie, l'éloquence de la chaire et de la tribune. Chacune de ces branches de la littérature compte aux États-Unis un grand nombre d'hommes distingués. Si vous êtes curieuses de les connaître, procurez-vous le livre dont nous vous rendons compte; il est aussi convenable qu'instructif. Nous passerons donc à des sujets moins graves,

en commençant par les ouvrages élémentaires sur l'éducation. Deux femmes y tiennent le premier rang, l'une madame Lidya Sigourney : parmi ses écrits, empreints de la morale la plus pure, se distinguent *le Père de famille*, *Oriana*, *le Patriarche*; et l'autre, mademoiselle Hannah Adams, auteur de *Lettres sur l'Évangile* et de plusieurs histoires à l'usage des écoles, ouvrages qui reçurent l'approbation du docteur Ramsay.

La biographie de miss Adams est remplie d'intérêt. Orpheline et dénuée de fortune avant l'âge où l'on peut lutter avec la pauvreté, ce fut dans un état voisin de la misère et forcée de pourvoir à sa subsistance en faisant de la dentelle, que miss Adams se donna elle-même une éducation supérieure à celle de la plupart des femmes. Elle apprit le grec, le latin, étudia l'histoire, et médita sur la religion. Non-seulement elle avait à lutter contre la mauvaise fortune, mais encore contre la maladie. L'âge lui amena de nombreuses infirmités qui traînèrent à leur suite la cécité, la plus cruelle de toutes. Ses succès littéraires ne lui procuraient qu'une aisance précaire; ses derniers jours menaçaient d'être plus misérables que ne l'avait été son adolescence, quand ses amis songèrent enfin à lui assurer une petite fortune. Jamais, à travers ces épreuves, le courage et la vertu d'Hannah Adams n'avaient chancelé; elle suivit d'un pied ferme la route qu'elle s'était tracée, et les services qu'elle a rendus par ses écrits, ainsi que l'estime des gens de bien, ont été sa digne récompense.

Aux États-Unis comme en Angleterre, les écrits qui se font vite et se lisent plus vite encore, tiennent depuis quelque temps une grande place dans la littérature. Le premier ouvrage de ce genre, intitulé *Salmigundi*, fut publié à New-York en 1807, par MM. Verplank, Paulding et Irving. Bientôt après, l'historien de Colomb écrivit, sous le pseudonyme de Diedrich Knickerbocker, une facétie dans laquelle il peint

les mœurs des habitants de New-York. L'auteur est censé le descendant de l'un de ces Hollandais qui fondèrent les premiers établissements en Amérique. Sous le semblant de regretter le passé, le bon Diedrich fait une critique plaisante du présent, et de l'importance un peu trop grande que les ménagères de l'état de New-York attachent à la propreté de leur habitation. « Dans le bon temps, dit-il, » une propreté minutieuse était le grand » principe de l'économie domestique. La » maison entière se trouvait dans un état » d'inondation perpétuelle sous la discipline des torchons et des brosses. Les » bonnes ménagères étaient des espèces » d'animaux amphibies, qui aimaient par-dessus tout à barboter dans l'eau, si bien » qu'un historien du temps nous dit gravement que beaucoup de ces belles com- » patriotes finirent par avoir des doigts » membraneux comme les pattes d'un canard. Mais je regarde ceci comme un » simple jeu d'imagination, ou, ce qui est » pire, comme une atroce calomnie. »

Puisque par cette courte citation j'ai commencé à vous montrer de quel ton enjoué les auteurs américains critiquent les usages de leur propre pays, je vais continuer en mettant sous vos yeux un extrait d'un tout autre genre; il est tiré d'un voyage de madame Clevers dans l'intérieur du nouvel état, le Michigan. L'égoïsme des villes ne s'implante pas tout d'abord parmi les émigrants; une commune pauvreté établit l'habitude de s'entraider; ainsi celui qui arrive vers l'ouest avec des bagages considérables ne se trouve guère plus riche que celui qui n'a rien apporté; il a seulement le plaisir d'obliger ses voisins. Mais laissons parler madame Clevers: « Maman désire emprunter votre tamis, » dit mademoiselle Janthe Howard, jeune » personne de six ans, affublée d'une robe » d'indienne trouée et épaisse de crasse, » ses boucles de cheveux s'échappant de » dessous le sale mouchoir de coton usité

» à l'ouest. Maman désire votre tamis, et  
» elle dit aussi que vous pourriez bien lui  
» laisser avoir un peu de thé et de sucre,  
» *puisque vous en avez tant!* Cette excel-  
» lente raison, puisque vous en avez, ne  
» laisse rien à répliquer; elle sert pour em-  
» prunter les pelles, les brouettes, les us-  
» tensiles de toute espèce, qui cessent de  
» vous appartenir pour être au service du  
» public. Ainsi il n'est pas rare qu'au mo-  
» ment où l'on veut harnacher son cheval  
» pour une course, on découvre que depuis  
» plusieurs jours la bride ou les étriers  
» voyagent à deux ou trois milles de votre  
» logis, ou bien que le coursier lui-même  
» est allé au loin chercher un médecin ou  
» une servante; il n'est pas rare que le  
» cheval vous revienne fourbu ou couronné;  
» mais ce serait un crime impardonnable  
» que de refuser de le prêter. »

Après nous avoir montré comment un seul berceau a bercé la moitié des poupons de Montacute, madame Clevers continue: « Madame Doubleday avait prêté son balai, ses cuillers, son dé, ses ciseaux, son châle, ses souliers; on avait demandé à son mari ses rasoirs et ses pantalons, qui voyageaient de maison en maison sans qu'il fût plus question en rien du propriétaire, et nous étions rassemblés en conseil sur le compte du cher et unique objet (un enfant nouveau né) de tous les rêves de madame Doubleday, lorsque cette même Janthe Howard, aussi sale que jamais, se présenta à nous. Elle s'assit un instant, regarda autour d'elle sans rien dire, puis nous informa que sa mère désirait que madame Doubleday lui prêtât son enfant pour un instant. — Prêter mon enfant! s'écria la mère hors d'elle-même. La petite Howard se sauva sans en entendre davantage, voyant bien que madame Doubleday allait manquer d'obligeance et refuser le service si simple de prêter son enfant pour suppléer à celui de madame Howard, qui ne pouvait pas têter sa mère. »

Une autre femme, mademoiselle Leslie, a publié en 1833, à Philadelphie, des esquisses de mœurs et de caractères qui se distinguent par des couleurs vraies et une critique juste des travers des zélateurs et imitateurs de la mode, qui, dans le nouveau monde aussi bien que dans l'ancien, sont parfaitement ridicules, ce qui ne les empêche pas de devenir les arbitres et les oracles de la jeunesse des deux sexes.

Les blancs ne sont pas les seuls qui aient une littérature aux Etats-Unis; les nègres ont des espèces de bardes qui vont composant et chantant des chansons, dont la traduction ne nous donne qu'une idée très-imparfaite. Je préfère à ces informes essais de poésie les *Contes des veillées*. Ils sont empreints d'une couleur et d'un mouvement sombre et terrible à donner la chair de poule. Il y a aussi la littérature indienne, qui se compose de recueils des discours et des chants que les chefs indiens improvisent, soit dans leurs assemblées, soit dans les occasions solennelles. Les citoyens de l'Union, dans une lutte acharnée contre les peaux rouges, n'ont songé qu'à détruire tout ce qui rappelait de si rudes adversaires; maintenant que tout sentiment d'antagonisme a cessé, on considère sous le rapport de l'art ceux qu'on n'avait regardés qu'en ennemis; on recherche leurs mœurs qui s'en vont, s'effaçant chaque jour du sol qu'ils ont possédé, et qui bientôt ne seront plus qu'une tradition. On imprime les discours de leurs plus illustres chefs, et leurs poésies font partie de la littérature nationale. Les romanciers surtout s'occupent beaucoup de cette race malheureuse, et aucun ne la fait mieux connaître que Fenimore Cooper. Ses ouvrages sont tellement répandus en Europe que je me dispense d'en parler plus longuement, car vous lirez sans doute les *Pionniers*, *l'Espion*, *le dernier des Mohicans*, etc., qui sont tous traduits dans notre langue.

Brockden Brown est l'un des premiers

romanciers américains par ordre de date. Il fit paraître en 1798 un roman intitulé *Wieland*, qui obtint un succès populaire. Le but de l'auteur, dans cet ouvrage, est de montrer où peut conduire le fanatisme religieux. Wieland, enivré par l'inspiration puritaine, s'égare au point de croire que Dieu lui saura gré de lui sacrifier sa femme, parce qu'il craint de l'aimer plus qu'il ne convient à un chrétien d'aimer une créature terrestre. Les alternatives de fanatisme et de pitié par lesquelles passe Wieland diminuent ce que cette folie aurait de trop odieux, et l'on s'intéresse à ce malheureux que Dieu avait fait sensible et juste, mais que le fanatisme rend saintement meurtrier du plus cher objet de son affection.

Brown est auteur de plusieurs autres romans, et un grand nombre d'écrivains entrèrent dans la carrière qu'il avait ouverte. Mœurs, sentiments, aventures extraordinaires, événements historiques, sont traités tour à tour avec plus ou moins de talent; mais toujours, et ceci est fort honorable pour la littérature des États-Unis, toujours le but de ces romans est l'amélioration des mœurs, l'épuration de la morale publique, et ce genre de littérature ayant pris cette direction, il n'est pas étonnant que les femmes s'y distinguent. Plusieurs d'entre elles ont écrit d'excellents romans dans lesquels elles s'attachent à montrer la beauté morale que l'être pensant peut

atteindre, plutôt qu'à dépeindre les vices et les travers dans lesquels il peut tomber.

Nous serions assez portés à croire en Europe que les citoyens calculateurs et affairés des États-Unis doivent avoir peu de goût pour la poésie; l'ouvrage de M. Vail nous détrompe. Drames, tragédies, poèmes épiques, odes, poésies plus ou moins légères, tous les genres ont été abordés. Dans l'*ode au mois de mars*, par Bryant, on trouve cette strophe, dont nous pourrions souvent faire l'application :

Ah ! temps orageux ! sans doute il en est peu  
Qui veuillent chanter tes louanges ; et cependant  
Quoique ton zéphyr soit froid et perçant,  
Pour moi tu es le bien-venu.

Car tu ramènes de nouveau aux terres boréales  
Le soleil radieux et resplendissant,  
Et tu es toujours l'aimable compagnon  
Du doux printemps dont tu portes le nom.

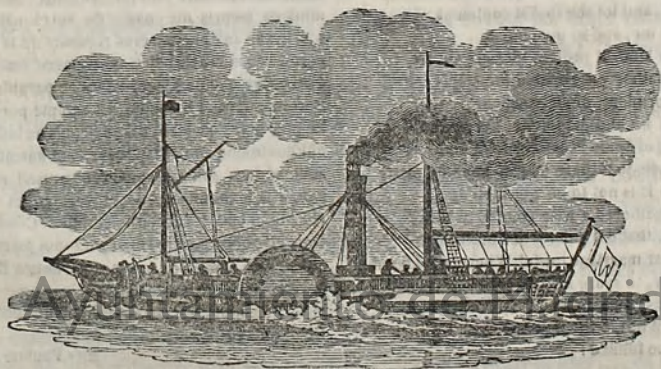
Pour terminer notre article sur l'excellent ouvrage de M. Vail, nous emprunterons encore les strophes suivantes à une ode de madame Lidya Sigourney sur les chutes du Niagara :

Cours à jamais dans ta glorieuse voie  
De terreur et de beauté. Va, poursuis ta carrière  
Irrésistible, dans l'abîme sans fond. Sur ton front  
Dieu a gravé son arc-en-ciel, et d'un nuage,  
Comme d'un manteau, il a enveloppé tes pieds. De  
(même qu'au tonnerre,

Il donne à ta voix le pouvoir de proclamer sa puis-  
sance;

Pouvoir éternel ! il impose par là silence à l'homme, et  
Et lui ordonne de verser sur ton autel de roche  
L'hommage de sa crainte, l'encens de son admiration.

M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.



# Littérature Etrangère.

## SCÈNE DE LA DÉFENSE DE CATHERINE D'ARAGON, FEMME D'HENRI VIII, DEVANT LE TRIBUNAL ASSEMBLÉ POUR PRONONCER SON DIVORCE.

CRIER. — Henry, king of England, come into the court.

KING HENRY. — Here.

CRIER. — Katharine, queen of England, come into the court.

*(The queen makes no answer, rises out of her chair, goes about the court, comes to the king, and kneels at his feet; then speaks:)*

QUEEN. — Sir, I desire you, do me right and justice; As I saw you inclin'd. When was the hour I ever contradicted your desire, Or made it not mine too? Or which of your friends Have I not strove to love, although I knew He were mine enemy? What friend of mine, That had to him deriv'd your anger, did I Continue in my liking? nay gave notice He was from thence discharg'd? Sir, call to mind, That I have been your wife, in this obedience, Upward of twenty years, and have been blest With many children by you: If in the course And process of this time, you can report, And prove it too, against mine honour aught, My bond to wedlock, or my love and duty, Against your sacred person, in God's name, Turn me away; and let the foul'st contempt Shut door upon me, and so give me up To the sharpest kind of justice. Please you, sir, The king your father was reputed for A prince most prudent, of an excellent And unmatched wit and judgment; Ferdinand, My father, king of Spain, was reckoned one The wisest prince, that there had reigned by many A year before: It is not to be question'd, That they had gathered a wise council to them Of every realm, that did debate this business, Who decon'd our marriage lawful: Wherefore I humbly Beseech you, sir, to spare me, till I may Be by my friends of Spain advis'd; whose counsel I will implore; if not, I'll the name of God Your pleasure be fulfill'd!

SHAKSPEAR.

L'HUISSIER. — Henri, roi d'Angleterre, paraissez devant la cour.

LE ROI HENRI. — Me voilà.

L'HUISSIER. — Catherine, reine d'Angleterre, paraissez devant la cour.

*(Catherine ne répond pas, se lève de son siège, traverse la salle, s'avance vers le roi, aux pieds duquel elle s'agenouille; puis elle parle ainsi:)*

LA REINE. — Sire, je vous le demande, faites-moi droit et justice; accordez-moi votre pitié, car je suis une femme bien malheureuse, une étrangère née hors de votre royaume; n'ayant ici que des juges prévenus; ne pouvant avoir aucune garantie, ni d'une bienveillante impartialité, ni d'un jugement équitable. Hélas! sire, en quoi vous ai-je offensé? Quelle cause de déplaisir a pu vous donner ma conduite, pour que vous ayez ainsi recours à un tribunal pour me rejeter, et me retirer vos bonnes grâces? Le ciel m'en est témoin: j'ai été pour vous une fidèle et soumise épouse, toujours obéissante à votre volonté, craignant toujours d'allumer votre mécontentement. Esclave de votre humeur, j'étais gaie ou triste selon que vous sembleriez le désirer. Quand ai-je jamais contrarié un seul de vos désirs? Ne sont-ils pas toujours devenus miens? Ne me suis-je pas efforcée d'aimer vos amis, alors même que je les savais mes ennemis? et n'ai-je pas repoussé aussitôt ceux de mes amis qui s'étaient attiré votre colère? Ne leur ai-je pas même fait savoir que par cela seul ils encourageaient mon abandon? Rappelez-vous, sire, que cette soumission d'épouse je l'ai eue pour vous durant vingt années, et que le ciel a béni notre union, en nous accordant plusieurs enfants; mais si dans le cours de cette longue union vous pouvez alléguer et prouver quelque chose contre mon honneur ou ma fidélité, quelque faute contre l'amour que je vous devais, ou contre votre personne sacrée, au nom de Dieu, repoussez-moi loin de vous; que le plus ignominieux mépris me chasse de votre palais, et que je sois livrée aux plus sévères rigueurs de la justice! Sire, permettez-moi de le dire: votre père était un roi sage, d'un esprit et d'un jugement incomparables; mon père, Ferdinand, roi d'Espagne, est compté parmi les princes les plus sages qui aient régné depuis de longues années: nul doute que l'un et l'autre n'aient autrefois assemblé, chacun dans son royaume, un conseil chargé de débattre la légitimité de notre mariage, et vous le savez, chacun d'eux le déclara légitime. C'est pourquoi je vous en conjure, sire, épargnez-moi jusqu'à ce que je puisse être conseillée par mes parents d'Espagne, dont je veux solliciter les avis; et si vous me refusez cette juste demande, je n'ajouterai qu'un mot: au nom de Dieu, que votre volonté soit faite!

M<sup>me</sup> Pauline ROLAND.

Éducation.

Proverbe.

PERSONNAGES.

M<sup>me</sup> de CHAVANNE.

LÉONTINE, sa fille.

ELIANE, sa nièce, orpheline.

LE COLONEL, frère de M<sup>me</sup> de Chavanne.

ÉMERIC DE ROCHEVILLE, fils d'un ami du colonel.

CÉCILE, femme de chambre de M<sup>me</sup> de Chavanne et sœur de lait de Léontine.

GRAY, vieux serviteur de M<sup>me</sup> de Chavanne.

*La scène représente un salon dont une porte ouvre sur un parterre.*

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉCILE rangeant, GRAY tenant un rouleau de papier.

CÉCILE. Quelle heure est-il, monsieur Gray ?

GRAY. Quelle heure ? Mais avec de jeunes yeux comme les vôtres, vous auriez bientôt fait de voir à la pendule.

CÉCILE. Mon Dieu, monsieur Gray, je vous demande bien pardon ; mais comme vous aimez à rendre service, j'ai cru.... Ah ! il est deux heures, et mademoiselle Léontine n'est pas encore rentrée, elle qui a tant de choses à faire aujourd'hui !

GRAY. Aujourd'hui comme tous les jours ! je crois qu'il lui faudrait quarante-huit heures à la journée pour finir tout ce qu'elle entreprend.

CÉCILE. Mais ce sont toujours de très-bonnes choses qu'entreprend mademoiselle.

GRAY. Oui, ce seraient de très-bonnes choses, surtout si elle pouvait les terminer ; mais cela ne lui arrive pas une fois sur dix.

CÉCILE. Mon Dieu ! monsieur Gray, que vous êtes injuste envers ma jeune maîtresse ! Madame, pour sa fête, n'a-t-elle pas eu son joli portrait ? vous, pour le premier de l'an, vos belles cravates brodées ? votre petit Georges, pour son apprentissage, un bon trousseau, et....

GRAY. Tata, tata, tata !... allons donc ! est-ce que le portrait aurait été fini si mademoiselle Eliane n'avait fait le jardin et les vêtements ? Pour mes cravates et le trousseau, mademoiselle Éliane en a fait plus de la moitié.

CÉCILE. Mon Dieu, monsieur Gray, je m'étonne que vous n'aimiez pas mademoiselle, vous êtes toujours à contrôler tout ce qu'elle fait. Elle est pourtant si jolie, si élégante, si gracieuse, qu'elle plaît à tout le monde.

GRAY. Oui ! à vous autres jeunes têtes, ou bien à ces jeunes éventés qui courent les bals, les spectacles... encore, quand ils veulent se marier, s'il leur reste un peu de bon sens, ce n'est pas la beauté qu'ils cherchent.

CÉCILE. Cependant pour se marier, cela n'est pas indifférent.

GRAY. Oui !... Eh bien, vous voyez, mademoiselle Eliane, elle n'est pas jolie (du moins vous le dites, car pour moi je la trouve très-bien) ; dites-moi si vous n'êtes pas sûre que l'homme qui l'épousera sera heureux ?

CÉCILE. Mademoiselle Eliane est bonne, certes on ne peut dire le contraire ; mais si vous voyiez les deux cousines au bal....

GRAY, haussant les épaules. Au bal ! mais on ne passe pas sa vie au bal, et l'on n'épouse pas une femme pour danser une contredanse ; on l'épouse pour avoir une personne sage, qui conduise bien votre maison, qui élève bien vos enfants, qui ne dépense pas votre fortune en parures et en bêtises... Dam ! les belles ont souvent de ces fantaisies-là !

CÉCILE. Oh ! pas toujours.

GRAY. Pour briller !... ça leur paraît si im-

portant. Moi je vous dis que mademoiselle Eliane....

CÉCILE. Voilà ces deux demoiselles.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ELIANE, *ôtant son chapeau et ses gants*; LÉONTINE, *portant deux petits paquets, une corbeille à ouvrage et un bouquet.*

LÉONTINE. Ah! cousine, qu'il est tard! je n'aurai jamais le temps de faire tout ce que j'ai promis, tout ce que je dois envoyer aujourd'hui. (*Défaisant un paquet.*) Voici les perles et les glands pour achever la bourse de mon oncle. Cécile! où donc as-tu mis cette bourse? je ne la trouve pas... tu es bien étourdie. (*Gray regarde Cécile.*) Tu l'auras laissée dans le petit salon, et si mon oncle vient et la voit, il n'y a plus de surprise.

ÉLIANE, *en riant.* Avec un peu de bonté et de politesse on est toujours surpris.

LÉONTINE. Oui, mais je veux qu'on le soit vraiment; ces petits présents sont si peu de chose, que la surprise au moins y ajouta du prix. (*Cherchant et bouleversant sa corbeille à ouvrage.*) Mais, Cécile, trouve donc cette bourse! le temps se passe, et je n'en ai guère à perdre.

CÉCILE. Mademoiselle n'oubliera pas que la petite layette de la pauvre Frenel doit être envoyée à trois heures. Si son enfant arrivait, elle n'a pas de quoi l'envelopper.

LÉONTINE. Oh! c'est vrai. J'ai encore bien des choses à y faire; mais... Mon Dieu, Cécile, trouve-moi donc cette bourse! La voilà! Le cordonnet est tout emmêlé. Oh! que c'est impatientant. (*Très-vivement.*) Cécile, donne-moi donc aussi un vase pour mettre ce bouquet; il sera tout fané... Non! va me chercher un petit bonnet qui est dans ma chambre; il faut que je l'ajoute à la layette.

GRAY, *à Cécile.* Vous ne dites pas à mademoiselle que le père Carmon est venu demander la lettre que mademoiselle lui a promise pour le faire entrer à l'hospice.

LÉONTINE, *jetant la bourse dans la corbeille.* Ah! c'est vrai, je n'aurai jamais le temps! Cécile, donne-moi mon écritoire, que je fasse cette lettre; car si on allait accorder à un autre la place qui est vacante, comment ferait le pauvre père Carmon cet hiver? Il est si infirme! Donne donc!

CÉCILE, *tout ahurie.* Quoi donc, mademoiselle? est-ce la bourse, le bonnet, le vase ou l'écritoire?

LÉONTINE, *la regardant fixement.*  
Cécile!

*Cécile essuie ses yeux, avance l'écritoire; Eliane met le bouquet dans un vase, puis, serrant la main de sa cousine, elle sort avec Cécile.* )

SCÈNE III.

LÉONTINE, GRAY, LE COLONEL.

LE COLONEL, *voyant Léontine troublée cherchant à cacher quelque chose.* Qu'avez-vous donc, Léontine? je vous gêne, peut-être?

LÉONTINE, *mettant son mouchoir sur la corbeille.* Quelle idée, mon oncle! ne suis-je pas toujours charmée de vous voir?

LE COLONEL, *souriant.* En vérité je ne le crois pas; vous avez l'air d'une coupable que l'on surprend.

LÉONTINE. Oh non!... c'est que ce matin j'ai tant de choses à faire, que je ne sais où donner de la tête.

LE COLONEL, *souriant.* Mais c'est votre ordinaire, ma chère amie; pardon, Gray a quelque chose à me remettre.

GRAY. Oui, monsieur le colonel, voici une lettre que Charles, le valet de chambre de M. de Rocheville, m'a donnée pour vous ce matin. J'attendais ici madame, afin de lui remettre des comptes qu'elle m'avait demandés... Je reviendrai plus tard. (*Gray sort.*)

LE COLONEL. Fort bien, mon bon Gray. (*Décachetant la lettre et lisant.*) Ah! voici Émeric revenu... et très-empressé, dit-il, de revoir ses deux jeunes amies et sa mère. Il est bien vrai que ma sœur a été pour lui une mère... Et moi, certes,

je l'aime, et beaucoup !... Il vient dîner avec nous... il est très-impatient... Il y a trois ans qu'il ne s'est vu en famille... il a bien raison de parler de la nôtre comme de la sienne.

LÉONTINE. Ah ! j'aurai besoin de ses conseils pour le choix de quelques livres que je veux faire venir de Paris, car je compte demander des leçons d'anglais à Émeric, et apprendre enfin cette langue que ma cousine parle si bien.

LE COLONEL. Mais il me semblait que vous aviez commencé à l'étudier en même temps qu'elle.

LÉONTINE. Oui, mon oncle ; mais Éliane a continué, tandis que moi, voulant savoir aussi l'allemand et l'italien, je n'ai plus trouvé le temps d'apprendre l'anglais.

LE COLONEL. Ce qui fait que vous ne savez ni l'anglais, ni l'allemand, ni l'italien. Mais, Léontine, qu'avez-vous donc ? vous m'écoutez à peine.

LÉONTINE, *rougissant*. Pardonnez-moi, mon oncle ; mais je vous avouerai que je suis un peu préoccupée de la crainte de ne pouvoir finir dix choses indispensables pour lesquelles je n'ai à peine quedeux heures.

LE COLONEL, *lui prenant la main*. Léontine, mon enfant, vous ne manquez pas de bonté ; mais vous avez un grand défaut... (*la regardant*) cette franchise vous étonne... votre mère et moi aurions dû vous le signaler plus tôt ; car ce défaut ternit vos bonnes qualités, et vous fait souvent manquer à des devoirs essentiels.

LÉONTINE, *baissant les yeux*. Mon oncle...

LE COLONEL. Oui, mon enfant, vous avez la malheureuse habitude d'entreprendre deux fois plus de choses qu'il n'est possible, ou plutôt qu'il ne vous est possible d'en terminer. Vous désirez bien faire ; mais il y a, pardonnez-le-moi, de la présomption à tout entreprendre, et un peu d'inconstance à ne jamais rien finir.

LÉONTINE, *rougissant*. Jamais !... Ah ! mon oncle !...

LE COLONEL, *lui tenant toujours la main*. Si Éliane, la bonne Éliane, ne venait doucement à votre secours sans que vous vous en doutiez, on ne verrait jamais s'accomplir nul de vos nombreux travaux. Éliane ne dit rien, elle n'est jamais pressée, affairée, et néanmoins combien sa journée est remplie ! Son cœur est actif, mais son caractère est calme, ce qui lui fait toujours trouver du temps pour tout. Je fais l'oncle sévère, ce n'est pas trop mon usage...

LÉONTINE, *émue*. Mon bon oncle, je vous remercie, je veux profiter de vos avis ; (*à part*) cependant...

LE COLONEL. Votre docilité est d'un bon augure, mon enfant ; mais terminons *ce désagréable chapitre* ; je ne veux pas vous attrister le jour du retour de notre cher et jeune ami, et le jour de ma fête. Savez-vous si votre mère est chez elle ?

LÉONTINE. Je la vois venir, mon oncle, et je vous demande la permission de me retirer. (*Elle regarde la pendule avec inquiétude.*) Ah ! trois heures ! Adieu, mon oncle.

LE COLONEL *la baise au front*. Adieu ! sans rancune.

LÉONTINE, *en courant*. Oui ! oui !

#### SCÈNE IV.

LE COLONEL, *seul*.

LE COLONEL. Émeric arrive... Je sais que son intention est de se marier.... J'ai toujours eu un désir... Émeric est riche, sa conduite est noble et loyale, que je voudrais.... On trouvera peut-être singulier que je ne pense point à Léontine ; mais.... Léontine n'est que ma nièce ; Éliane est ma fille par le cœur. Jamais caractère plus aimable, plus sûr, plus généreux, ne rendit le bonheur d'un homme plus certain. Léontine est riche, belle et bonne au fond ; elle est si recherchée, qu'entre ses vingt prétendants elle pourra choisir, tandis qu'Éliane est pauvre, sans

parents.... Oh ! que je voudrais... Enfin, nous verrons !...

SCÈNE V.

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE, LE COLONEL.

LE COLONEL. Ma sœur, savez-vous qui vous aurez à dîner aujourd'hui ?

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Non ; mais ce n'est ni un ennuyeux, ni un indifférent, car votre figure est radieuse.

LE COLONEL. Eh bien, ma sœur, pour ne pas vous tenir en suspens, je vous dirai qu'Émeric est de retour.

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Émeric ! j'en suis ravie. Mon Dieu, mon frère, savez-vous mon idée ?

LE COLONEL. Certainement....

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. C'est ce qui s'appelle s'entendre par la pensée ; car enfin vous ne m'en avez jamais rien dit.

LE COLONEL. Je voulais des épreuves....

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Et... vous en êtes satisfait ?

LE COLONEL. Émeric n'est point parfait, parce qu'il n'y a pas de créature parfaite en ce monde, mais il est capable d'affections sérieuses ; il a pour les liens du mariage un respect de bon augure ; il est un peu trop riche pour nous, mais pour lui ce ne serait pas un obstacle.

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Le désintéressement suppose toujours tant d'autres nobles qualités ! Mais aimerait-il Léontine ?

LE COLONEL. Il la trouvait charmante, et depuis trois ans elle est devenue bien plus jolie encore ; mais je trouve qu'il y a quelques ombres qui ternissent ce beau tableau... Tenez, ma sœur, je vais vous parler avec une entière franchise : ce n'est pas pour ma nièce que je désire ce mariage ; je suis persuadé que Léontine et Émeric ne se conviennent pas du tout.

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Comment ! ma fille ?...

LE COLONEL. Elle a des avantages qui ne sont point ceux qu'Émeric désire, et manque des qualités qui lui paraissent indispensables. Belle et vaine, elle est gâtée par les succès ; elle aime le monde ; Eme-

ric aime l'étude, la campagne ; enfin ce serait une résistance perpétuelle des deux côtés. Sans compter que Léontine a une habitude de tout commencer et de ne rien finir, qui annonce de la présomption et de l'inconstance.

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Hélas ! mon frère, je me suis aperçue un peu tard de cette présomption qui lui persuade que ses avantages lui donnent la capacité de tout entreprendre, et de cette inconstance qui lui fait tout laisser inachevé. Je croyais que l'exemple de sa cousine, notre chère Eliane, ferait mieux que mes leçons ; je me suis trompée !... la beauté de Léontine lui a été nuisible, elle a été traitée avec trop d'indulgence par ce monde frivole, et moi, moi, mon frère, j'ai été éblouie par ses succès !... J'ai des reproches à me faire !... Si Émeric allait préférer Eliane !...

LE COLONEL. Eliane n'est pas jolie, mais son doux visage est si bienveillant, puis son maintien est si noble, si calme par l'absence de toute prétention...

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Ma fille est bonne, mon frère, son esprit l'entraîne, j'en conviens, mais ce tort n'est point impardonnable ; et quant à l'inconstance dont nous parlions, elle ne sera plus à redouter lorsque Léontine voudra plaire, ou plutôt attacher sérieusement son époux.

LE COLONEL. Pour plaire, elle plaira ; mais il faut autre chose... et je crois qu'Émeric...

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE, avec dépit. Vous croyez qu'il préférera Eliane ?... Il faut avouer cependant qu'elle ne brille pas à côté de ma fille.

LE COLONEL. Mais Eliane n'a jamais pensé à briller ; elle est contente des succès de sa cousine, sans faire aucun retour sur elle-même, et je vous assure qu'elle escamote très-adroitement ses petits défauts... Croyez-moi, ma sœur, Eliane peut être une rivale dangereuse pour Léontine, quand il s'agit d'un jeune homme du caractère d'Émeric.

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Mais ma nièce n'a aucune fortune.

LE COLONEL. C'est ce qui l'a délivrée des empresses de nos jeunes hommes. Mais convenez qu'une jeune fille serait fière d'avoir pour époux celui qui ne daignerait pas faire de la fortune une considération indispensable.

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Ah ! sans doute ! cependant..... Taisons-nous, mon frère ; voici Éliane. Je vous quitte, et vais expédier mon fidèle Gray, qui m'attend pour me faire subir ses comptes.

#### SCÈNE VI.

LE COLONEL, ÉLIANE.

ÉLIANE, *tendant la main au Colonel.*  
Bonjour, cher oncle.

LE COLONEL. Bonjour, chère nièce, qui ne l'êtes pas.

ÉLIANE. Je le suis par le cœur, si je ne le suis par les liens de famille.

LE COLONEL. Oh ! cela est vrai, et non-seulement nièce, mais fille, chère Eliane, fille selon mon cœur.

ÉLIANE, *lui baisant la main.* Je n'ai jamais connu ma mère ; mon père, frère de mon oncle de Chavanne, était marin ; je le voyais bien peu ; j'ai été orpheline de bonne heure et recueillie par ma tante !... Elle a été une mère pour moi, Léontine une sœur chérie, et vous... (*essuyant une larme*) vous mon bon père !...

LE COLONEL, *la serrant dans ses bras.*  
Éliane, chère et bonne fille !...

ÉLIANE, *gaiement à travers ses larmes.*  
Mon bon père, voulez-vous bien que je dise ainsi quand nous sommes seuls?... (*Le Colonel fait un signe affirmatif.*)  
Mon bon père, je suis pauvre, je ne suis pas belle ; Léontine est charmante, riche, spirituelle, pleine de grâces, elle se mariera... J'ai l'idée qu'elle se mariera bientôt. Moi... je... ne serai aimée de personne. (*Soupirant à demi.*) Mais vous m'aimerez, je soignerai votre vieillesse. Naturellement Léontine sera obligée d'al-

ler dans le monde... Un mari aimable, des enfants, cela tient beaucoup de place dans le cœur. Moi, mon bon père, je serai toute à vous. (*Elle tourne la tête pour essuyer une larme.*)

LE COLONEL. Éliane, vous allez aujourd'hui revoir un ancien ami, Emeric de Rocheville. Vous allez vous trouver mutuellement bien changés !... Trois années à votre âge !... Mais si je ne me trompe, le voilà au bout de la grande allée.

#### SCÈNE VII.

LES MÊMES, LÉONTINE.

LÉONTINE *entre précipitamment : elle tient une lettre.* Eliane ! Eliane ! je ne me rappelle plus l'adresse de l'administrateur... pour le père Cormon, tu sais ?...

ÉLIANE, *tirant de sa poche un petit portefeuille.* La voici.

LÉONTINE. Tu as toujours tout à point ; tu es pour moi Notre-Dame-de-bon-secours.

LE COLONEL. Mes chères amies, voilà Emeric ; voilà notre Emeric !...

#### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÉMERIC.

ÉMERIC, *tendant la main au Colonel et la secouant avec affection.* Ah ! que je suis heureux de vous revoir ! (*Se retournant vers les deux cousines.*) Voilà mes deux anciennes compagnes. (*Il prend la main de Léontine et la baise respectueusement ; il prend aussi celle d'Eliane et la baise en hésitant un peu.*) Comme Éliane est grandie !...

LE COLONEL. Et Léontine ?

ÉMERIC. Mademoiselle a tenu plus encore qu'elle ne promettait. Ne pourrai-je aller présenter mes respects à madame de Chavanne ?

LE COLONEL. Oui, oui, je vais vous conduire vers elle. (*Emeric salue les deux cousines, s'arrête un instant pour regarder Léontine, puis Eliane, et sort avec le Colonel.*)

SCÈNE IX.

LÉONTINE, ÉLIANE; *elles s'asseyent et travaillent.*

LÉONTINE. Je t'assure que je suis bien heureuse de revoir Emeric au milieu de nous. Mais tu es bien froide, bien cérémonieuse avec lui.

ÉLIANE. Moi?... non ! mais lorsqu'on se retrouve après une longue absence, on est un peu indécis entre la familiarité qui existait étant enfant, et les convenances qu'exige le rang de demoiselle.

LÉONTINE. Tu as raison ; mais j'ai remarqué qu'il était embarrassé avec toi ; et qu'avec moi, il avait presque un air de cérémonie....

ÉLIANE. Ce n'était pas cela, c'était de l'admiration.

LÉONTINE. Vraiment ? Te rappelles-tu comme nous nous querellions, comme j'étais entreprenante ! il me grondait sans cesse, cela m'ennuyait fort !

ÉLIANE. Il avait peur que tu ne te fisses mal ; tu voulais tout voir, tout franchir, tout escalader, et tu le raillais de sa prudence.

LÉONTINE. Te souviens-tu de ce jour où nous allions à midi, pendant la grande chaleur, voir la fille du fermier, Marie, qui était malade ? J'étais en avant, courant pour cueillir des mûres, que ma bonne ne voulait pas me laisser manger ; tu rencontras un vieillard qui tirait une petite charrette ; il succombait de fatigue, son front ruisselait de sueur ; tu te mis près de lui pour l'aider à tirer sa charrette, et lorsque tu arrivas au haut de la montée, tu étais toute rouge, toute essoufflée ; le vieillard te remerciait... en ce moment, Emeric revenait à cheval ; témoin de cette scène... il s'arrêta, descendit, et t'appela sa bonne Eliane !...

ÉLIANE. Vraiment !

LÉONTINE. Comment ! tu as oublié ces circonstances ? Emeric me disait souvent

que tu étais bien plus sage, bien meilleure que moi. (*La pendule sonne quatre heures.*) O Eliane ! tu as fini le bonnet grec que tu destines à mon oncle ; je n'ai pas fini ma bourse, et j'ai oublié les langes de la layette ; je vais bien vite envoyer Charlot à Paris pour les acheter. (*Elle met la main dans sa poche et en retire une lettre.*) Mon Dieu ! la demande pour le père Cormon que je n'ai point encore envoyée ! Oh ! je ne me pardonnerai jamais si... Mais on va sonner la cloche pour le dîner, et je n'aurai pas fait ma toilette. Je me sauve. (*Elle sort en courant.*)

(*Eliane prend la bourse que vient de laisser sa cousine, et s'éloigne.*)

SCÈNE X.

LE COLONEL, ÉMERIC, *pensif.*

LE COLONEL. Eh bien ! Emeric, vous m'avez vu, moi, vieux célibataire, être presque inutile, vous m'avez vu entouré d'une bonne et aimable famille... être aimé est une douce chose pour mon vieux cœur. Ma nièce....

ÉMERIC. Mon cher et respectable ami, il faut que je vous parle, que je vous ouvre mon cœur !

LE COLONEL, *à part.* Voici l'instant de la déclaration. (*Haut.*) Parlez ! de quoi s'agit-il ? (*À part.*) Je le devine ; il va me demander Léontine. Ah ! si....

ÉMERIC. Vos deux nièces, je l'imagine, ont déjà été recherchées en mariage ?

LE COLONEL. Oui, Léontine a plusieurs prétendants.

ÉMERIC, *avec émotion.* Et notre bonne Eliane ?...

LE COLONEL, *surpris.* Eliane ? elle n'en a pas un... bien qu'elle possède, selon moi, une magnifique dot, que les notaires ne mettent point dans le contrat. Mais il me semble que si j'avais vingt-cinq ans...

ÉMERIC. Eh bien, moi j'ai vingt-cinq ans ; si Eliane n'est pas riche, je le suis... Voyez, mon excellent ami, si elle voudrait

agréer ma demande... Mais je crains un refus : elle a l'air bien froid avec moi.

LE COLONEL, *gaiement*. Ce n'est point l'air que vous voudriez qu'elle eût, jeune homme. Quoique Eliane soit franche et sincère, néanmoins j'imagine qu'elle nous cache quelque chose... car, sans fortune, elle ne pouvait penser raisonnablement...

ÉMERIC, *l'interrompant*. Que déraisonnablement je penserais à elle ?

LE COLONEL. Léontine est si belle, si spirituelle, si riche !...

ÉMERIC. Ah ! sans doute Léontine est comblée de mille dons qui la feront rechercher ; mais, mon excellent ami, cette beauté, cette grâce, ce brillant, non-seulement ne font pas le bonheur, mais, si l'expérience est quelque chose, elle nous apprend bien souvent que ces qualités sont plutôt des obstacles au bonheur. Cette douceur, ces modestes vertus qui composent le caractère d'Éliane, cette constante abnégation d'elle-même, attachent solidement... on l'aime par ce qu'elle est, et non par ce qu'elle paraît...

LE COLONEL. Tenez, je l'aperçois. Sortez ! Il ne faut pas lui laisser soupçonner que nous parlions d'elle. Je vais l'interroger... sortez vite !

ÉMERIC. Mais par où?... pour ne pas la rencontrer ?

LE COLONEL. Par cette porte, qui va à mon cabinet ; il a une sortie sur l'anti-chambre ; mais faites comme dans les comédies, restez un peu pour écouter notre conversation.

## SCÈNE XI.

LE COLONEL, ÉLIANE.

ÉLIANE. Où est donc Léontine ?

LE COLONEL. Je ne sais ; peut-être se promène-t-elle avec ma sœur et Emeric. (*Eliane rougit.*) Comment le trouvez-vous, Éliane?... Pour moi, je le trouve fort bien. Il n'a pas de fatuité ; il est jeune, sans être tranchant.

ÉLIANE, *souriant avec tristesse*. Il a été frappé de la beauté de Léontine ; elle ne peut plus avoir avec lui de ces querelles d'enfant qui la faisaient le boudier et le juger comme un mentor sévère ; aussi, à présent, elle le voit avec amitié... avec beaucoup d'amitié !... sans doute...

LE COLONEL. Vous pensez donc, Éliane, que si Emeric faisait une démarche, il serait bien accueilli par la mère et la fille ?...

ÉLIANE. La recherche de M. de Rocheville sera toujours si honorable !... Avez-vous quelque raison de penser qu'il ait des intentions ?...

LE COLONEL. Mais... il y a bien quelque chose comme cela... quoique je ne puisse positivement assurer...

ÉLIANE, *d'un air triste mais calme*. Eh bien, mon oncle, Léontine sera heureuse ; elle appréciera, j'ose l'espérer, le prix d'un tel cœur, d'un si noble caractère ! Mais, cher oncle, je voudrais vous faire une prière... madame de Saint-Hermine a souvent demandé à ma tante que j'allasse passer un ou deux mois chez elle à la campagne ; j'en ai un bien vif désir ; obtenez pour moi cette permission.

LE COLONEL. Mais, ma chère amie, si Léontine et Emeric...

ÉLIANE, *d'une voix tremblante*. Je reviendrai alors... Je ne suis pas bien depuis ce matin. (*Souriant.*) Vous avez vanté l'égalité de mon humeur, mais peut-être cela tenait-il à ma bonne santé, car pour un rien je me sens l'envie de pleurer.

LE COLONEL. Pour un rien, Éliane ?...

ÉLIANE. Mon Dieu, oui, pour la moindre chose, cher oncle, je voudrais que Léontine fût heureuse. (*Le Colonel la regarde.*) Je... je... (*Se jetant dans les bras du Colonel.*) Ah ! mon père ! mon bon père ! (*Sanglotant.*) Aidez votre fille ! O mon Dieu ! mais qu'ai-je donc ? (*Cherchant à se remettre.*) Vous le voyez, j'ai vraiment besoin de changer d'air... Après... peut-être...

LE COLONEL, *ému*. J'ai dans l'idée, mon

enfant, que ce n'est point Léontine qu'Émeric aime.

ÉLIANE, *levant timidement les yeux*.  
Je crois que si...

LE COLONEL, *la contrefaisant*. Je crois que non !... et positivement je sais que non ! Il aime une jeune fille sans fortune.

ÉLIANE, *agitée*. De lui, cela ne me surprend pas.

LE COLONEL. Mais il craint de n'être pas aimé.

ÉLIANE. C'est... c'est difficile.

LE COLONEL. Je crois que c'est impossible.

ÉLIANE, *bas*. Je pense comme vous.

LE COLONEL. Il m'a demandé de parler pour lui.

ÉLIANE, *timidement*. L'avez-vous fait ?

LE COLONEL. Je vais le faire : Moi, ambassadeur de haut et puissant seigneur Émeric de Rocheville, je suis chargé de mettre aux pieds d'Éliane de Chavanne ses craintes et ses espérances... Venez, Émeric, venez parler pour vous-même !

### SCÈNE XII.

LES MÊMES, ÉMERIC.

ÉMERIC, *accourant et prenant la main d'Éliane*. Éliane, vous consentez ?

ÉLIANE, *tremblante*. Mon Dieu, mon oncle... Ma cousine...

LE COLONEL. Mais non, Éliane, je vous ai dit que c'était vous qu'aimait Émeric ; voyez ! il attend votre réponse.

ÉMERIC. Chère Éliane, j'ai besoin d'un mot qui me rassure.

ÉLIANE. Je crains que ma tante...

ÉMERIC. Votre tante vous aime comme une fille. Je n'ai jamais porté mes vœux vers Léontine, ainsi je ne puis craindre qu'elle s'oppose à mon bonheur, si vous daignez m'assurer que vous y consentez.

ÉLIANE, *regardant le Colonel*. Mon père !...

LE COLONEL. Mademoiselle, je ne suis plus votre père. (*La contrefaisant.*) Vous n'êtes plus seule au monde, on vous aime,

je ne suis que votre oncle... et ma pauvre vieillesse qui devait être soignée par vous ?

ÉLIANE, *avec empressement*. Émeric ne me dédira pas. Oui, nous vous entourerons de bonheur, et vous aurez deux enfants au lieu d'un.

LE COLONEL. Les calculs de cette jeune fille sont toujours merveilleux.

ÉMERIC, *tendant la main au Colonel*. Et surtout bien prévus et bien justes.

LE COLONEL. Mais je vois ma sœur qui s'avance avec Léontine.

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> de CHAVANNE,  
LÉONTINE, GRAY.

(*Ces dames entrent par la droite, en même temps Gray entre par la gauche ; voyant la famille réunie, il se retire en faisant signe à Léontine qu'il voudrait lui parler. Léontine est si embarrassée, qu'elle ne lève pas les yeux et ne peut l'apercevoir.*)

LE COLONEL. Que veux-tu, Gray ? A qui en as-tu avec tes signes ?

GRAY. Si mademoiselle Léontine voulait...

LÉONTINE, *vivement*. Est-ce qu'on est venu chercher la lettre ?

GRAY. Non, mademoiselle, c'est le père Frenel qui vient dire que sa femme est accouchée.

LÉONTINE. Ah ! mon Dieu ! j'ai envoyé à Paris chercher quelque chose qui manquait ; il faut néanmoins deux heures....

GRAY. On allait entortiller l'enfant dans un jupon lorsque...

ÉLIANE, *avec empressement*. Tu te souviens bien, Léontine, que tu as fait pour la pauvre Jeanne une layette considérable ; j'en avais ôté une partie, je l'ai envoyée en ton nom chez le père Frenel.

LÉONTINE. Mais, cousine.... je ne me rappelle pas....

GRAY. Voici une lettre que M. de Blo-mar fait remettre à madame.

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Donne. (*Lisant.*) Ah ! c'est une réponse qui t'intéresse, Léontine ; il te prie de ne pas compter sur la place pour le père Cormon ; la demande n'est point arrivée le jour du conseil, on n'a pu la soumettre aux administrateurs ; il te promet que l'hiver prochain il s'occupera de cette affaire.

GRAY *à part, avec humeur.* Le père Cormon sera mort.

LÉONTINE, *baissant la tête.* J'ai été bien négligente !

LE COLONEL. Mais je viens de recevoir une lettre de M. de Blomar, qui me dit que la demande a été accordée. Arrangez donc tout cela si vous pouvez.

ÉLIANE, *avec calme.* Mon oncle, cela ne sera pas difficile ; nous avons sollicité de plusieurs côtés. Par un retard que je ne puis comprendre, la demande de Léontine ne sera point arrivée à temps. M. de Blomar aura écrit à ma tante avant d'aller au conseil ; car M. de Sainte-Hermine a porté la demande adressée à sa femme, et cette demande lui a été accordée.

LE COLONEL. Mais qui a écrit à madame de Saint-Hermine ?

ÉLIANE. Mon oncle, je vous expliquerai tout cela plus tard ; vous connaissez l'activité de Léontine, et....

LÉONTINE, *lui serrant la main.* Chère et bonne Eliane !

(*Emeric regarde Eliane avec attendrissement ; celle-ci rougit.*)

M<sup>me</sup> DE CHAVANNE. Mon frère, voici les gens de la ferme qui viennent vous offrir une corbeille pour votre fête.

LE COLONEL. Allons au-devant d'eux.

ÉLIANE, *glissant un papier dans les mains de Léontine.* Tiens, cousine, voilà ta bourse ; je n'y ai fait que quelques points.

LÉONTINE, *les larmes aux yeux.* Eliane, que je te remercie !... Maman, mon oncle, et vous Emeric, sachez que ma cousine a toujours été pour moi un ange tutélaire et secourable ; mais son exemple et les leçons

que je viens de recevoir aujourd'hui m'éclairaient et me corrigeront d'un défaut qui peut avoir de si graves conséquences... Le proverbe a bien raison !

*Qui trop embrasse, mal étreint.*

M<sup>me</sup> EMMA FERRAND.

## Sainte-Hélène,

PRINCESSE DE SUÈDE.

En 1180, le roi Canut et ses Suédois vaincus s'étaient cachés dans les montagnes pour y fuir les féroces Danois. Un soir Elric leur chef, après une journée de pillage, avait fait dresser sa tente non loin de Sholfe, petit village sur les bords du Tida, et buvait largement à ses victoires, lorsqu'on lui amena un vieillard qu'on venait de trouver près d'un tombeau.

« Qui es-tu ? lui demanda le chef, quelle est ta patrie ?

— Je suis Suédois, répondit le vieillard en courbant la tête. Ce tombeau près duquel on m'a pris et que tu vois d'ici, ajouta-t-il en indiquant le pied d'une montagne, est celui d'Hélène, la fille de nos rois. Sa mère était morte en lui donnant le jour ; son père la confia aux soins d'une étrangère ; cette étrangère était chrétienne ; elle instruisit Hélène dans cette douce et sainte religion et fit descendre en son cœur l'amour d'un Dieu juste et bon, qui lui apprit à regarder tous les hommes comme des frères, à les aimer et à partager avec eux ses richesses.

« Hélène avait vingt ans ; la Suède se trouvait déchirée par la guerre étrangère et par la guerre civile ; le christianisme que prêchait un homme appelé Sifridius, venu des terres du midi, avait irrité nos prêtres, obligés de soutenir d'une main les autels périssables de leurs faux dieux et de repousser de l'autre les autels immortels du Dieu vérita-

ble. Deux maisons puissantes entretenaient la discorde par leur haine. Voldamerrégnait alors; il résolut d'unir ces deux familles par un mariage. Hélène épousa Briger-Jel. Elle pleura beaucoup, la douce vierge, car elle avait espéré au ciel son époux et son bonheur éternel.... Mais elle se résigna, adressant à Dieu ses prières pour qu'il lui accordât de pouvoir convertir Briger-Jel. Le père d'Hélène mourut; son fils Tolfa était un ambitieux, possédé de passions violentes. Il se mit secrètement à la tête de la faction opposée à Briger-Jel, et, au milieu d'un festin, l'époux d'Hélène tomba sous le fer des assassins; elle-même fut enlevée de son palais et enfermée dans une tour. Mais bientôt des pêcheurs racontèrent que pendant la nuit ils avaient vu une nacelle, conduite par un ange, glisser sur les ondes du Tida et emporter une femme qu'ils crurent reconnaître pour être la princesse Hélène. Furieux de ce que sa sœur lui était échappée, Tolfa résolut cependant de profiter de cette circonstance; il fit jeter le voile d'Hélène dans la rivière, les pêcheurs le retrouvèrent accroché à des roseaux, et l'ayant reconnu aux chiffres réunis d'Hélène et de Briger-Jel, ils le portèrent aux parents de la princesse, qui le renfermèrent dans le tombeau de son époux.

« Dès que le bruit de la mort d'Hélène fut répandu, l'on n'entendit plus que des cris et des gémissements; les pauvres redemandaient au ciel celle qui les nourrissait des gerbes de ses champs, qui les vêtissait des toisons de ses brebis; l'orphelin n'avait plus de mère, le vieillard n'avait plus d'abri; les autels des faux dieux se relevèrent, les factions ennemies se disputèrent de nouveau... Dieu punissait la Suède! De ce moment, ô Danois! commencèrent nos défaites et vos victoires!... » Le chef sourit... Le vieillard fit silence, puis il reprit ainsi :

« Tolfa était possesseur des biens d'Hélène, il triomphait, car le ciel donne souvent aux impies des jours qu'ils croient heureux,

afin que l'adversité leur soit plus dure et le châtiment plus terrible.... Mais bientôt on apprit qu'on avait vu Hélène se rendant en pèlerinage dans ces pays lointains où s'élève une ville qu'on appelle Rome, afin d'obtenir du ciel le pardon de son frère, la délivrance de la Suède et la chute des faux dieux. Deux ans s'étaient écoulés, on apprit encore que l'on avait vu Hélène revenant pieds nus de son pèlerinage, suivie des Suédois convertis par ses prières. Tolfa trembla de perdre ses richesses; il alla au-devant de sa sœur, et la tua comme elle touchait le sol de son pays natal. Au pied de cette montagne qui s'avance vers le Tida sa tombe fut creusée; une fontaine coule auprès, son eau guérit les malades; la nuit on entend des voix mélodieuses sortir de la montagne, et l'on aperçoit alors une forme blanche qui, s'élevant de la tombe, se tourne vers la ville de Sholfe. »

— Et Tolfa, demanda le chef danois, repoussant la corne qui lui servait de coupe, qu'est-il devenu ?

— La guerre lui a enlevé ses richesses, le remords s'est emparé de son âme, il s'est converti au christianisme; on le trouve errant autour du tombeau d'Hélène, ne pouvant mourir, pleurant et demandant pardon...

— Et toi qui es-tu ? car tu ne t'es pas nommé.

— Hélène était ma sœur.

— Meurs ! s'écrie Elric.

— Merci ! murmure Tolfa en tombant frappé d'un coup de lance; j'espère que Dieu aura en pitié mon repentir et mes longues souffrances... Ma sœur ! prie Dieu pour moi ! »

Des soldats danois portèrent le corps de Tolfa près du tombeau d'Hélène, le tombeau s'ouvrit pour le recevoir.

Le lendemain Elric avait levé son camp et quitté la Suède;... il portait en d'autres climats le fleau de ses armes.

A. L.

FABLE.

# L'Horloge et le Cadran Solaire.

IMITÉ DE NICOLAI.



L'horloge, au point du jour, dit au cadran solaire :

« Ne pourrais-je savoir de mon discret confrère

Quelle heure il montre aux curieux ?

— Aucune, répond l'autre, et je ne parle aux yeux

Qu'aux moments où Phébus, parcourant sa carrière,

A longs flots verse la lumière.

Un nuage le voile et m'arrête en mon cours.

— La moitié de ta vie est ainsi malheureuse,

Reprend notre belle orgueilleuse ;

Pour moi, le temps, le lieu, ni les nuits, ni les jours,

Rien ne doit empêcher que dans chaque demeure

Par un son argentin je fasse entendre l'heure.

Ton art est imparfait : apprends ce que je puis.

Bon, je commence : un, deux, trois, quatre, cinq et six. »

Dans l'air le son frémit encore,

Le nuage s'enfuit ; le Dieu du jour, vainqueur,

Reparaît sur son char, et son flambeau colore

Rochers, fleuves, guérets, d'un éclat enchanteur.

Le cadran de marquer sept heures et demie.

Il dit alors : « Ma chère amie,

Je pourrais à mon tour prendre le ton railleur ;

Qui parle trop souvent est sujet à l'erreur. »

C'est un talent bien rare, et pourtant nécessaire,

De savoir à propos se taire.

J. C. F. LADOUGETTE.

Ayuntamiento de Madrid

## Revue des Théâtres.

*Le Chien des Pyrénées*, pièce en deux actes et en six tableaux, par MM. Ferdinand Laloue et F. Labrousse.

L'intérieur d'une maisonnette dans les Pyrénées.

« Il y a bien longtemps que tu regardes du côté du village de Sainte-Croix, dit en filant son lin madame Aubry à Laurence, appuyée sur la fenêtre. — J'ai fini l'ouvrage que vous m'avez donné. — Je ne te fais pas de reproche, mon enfant. Tu guettes Antoine, le vieux berger allemand, et Emile ton chien favori? — Il est si intelligent! répond Laurence »

Madame Aubry attend la visite que lui fait tous les ans M. de Saint-Mars, le propriétaire de leur maisonnette. Laurence est triste, elle croit entrevoir un secret entre sa mère et cet homme; elle-même a aussi un secret... « Mère, lui dit-elle, un remords pèse sur mon cœur. Il y a quatre ans, un jeune homme nommé Louis fut attiré par la chasse dans un château voisin du village de Sainte-Croix; à cette époque, vous étiez partie pour un long voyage et m'aviez envoyée chez notre cousine. Louis me vit, il m'aima; je l'aimai à mon tour; forcé de partir pour Paris, il me proposa de m'épouser, j'y consentis, je devins mère, et à votre retour je laissai mon enfant chez notre cousine... Louis vint souvent m'y voir, le vieux berger Antoine et son chien sont dans notre confiance. Louis va revenir avec l'approbation de ses parents, et c'est le moment que j'attendais, bonne mère, pour vous demander pardon... — Viens dans mes bras, Laurence, je te pardonne comme t'eût pardonné ta mère. — Je ne suis donc pas votre fille? — Ecoute!... Un soir, il y a vingt ans, j'étais ici avec mon pauvre mari; la porte s'ouvre,

un homme entre : « Femme, me dit-il, voici un enfant qui vient de naître et que l'on menace de mort. Voulez-vous le sauver ? Si vous le sauvez, jurez-moi le plus profond silence sur cet événement... au moindre mot les persécuteurs de cet enfant l'arracheraient de vos bras... » Cet homme c'était M. de Saint-Mars, pâle, défait, l'air sinistre... Je ne regardais pas l'or qu'il avait répandu sur la table, je ne regardais que toi, pauvre petite, qui me souriais et que je courus embrasser. « Pierre, dis-je à Aubry, nous n'avons pas d'enfant... — En voilà un que le ciel nous envoie, répondit-il, nous le garderons. » C'est ainsi que tu devins ma fille... et c'est tout ce que je sais, car je n'ai pu faire parler M. de Saint-Mars... j'ignore quels droits il a sur ta destinée... mais qu'il ne nous sépare jamais ! tu es ma fille dans mon cœur. — Oui, mère, donnez-moi toujours ce nom. » (On entend une sonnette fortement agitée.) Laurence regarde par la fenêtre et s'écrie : « Mère ! je vais avoir des nouvelles de Louis. » (On gratte à la porte avec impatience, madame Aubry ouvre, Emile entre; il caresse Laurence, la tire par sa jupe, comme pour l'éloigner de madame Aubry, et lui montre un papier caché sous son collier.) « Voilà la lettre que j'attendais, s'écrie Laurence (Madame Aubry veut approcher de sa fille, le chien l'en empêche; mais Laurence le calme et dit après avoir lu) : « Louis est à Sainte-Croix, Emile m'avertira de son approche. » (On entend quelqu'un venir, Laurence et sa mère se retirent dans leur chambre.)

C'est Gaspard le garde-chasse, filleul de madame Aubry, et Antoine, qui rentrent pour déjeuner. Tandis que Gaspard va remplir sa gourde dans le cellier, le berger tire de son sac un morceau de pain. « C'est du pain sec ! mon pauvre Emile, dit-il à son chien, mais nous allons le partager. Va me chercher un couteau dans le panier ! (Il apporte un couteau, Antoine coupe un morceau de pain qu'il présente à Emile ;

Emile le refuse.) Oui ! tu ne manges pas sans assiette. Vas-en chercher une. (Emile apporte une assiette ; le berger et son chien mangent.) Maintenant, il faut faire notre toilette pour paraître devant madame Aubry et mademoiselle Laurence. Va me chercher une brosse. (Le chien en apporte une.) Va me chercher la brosse pour mes souliers. (Le chien l'apporte.) Va remettre tout cela à sa place. (Le chien obéit.)

Gaspard revient avec sa gourde pleine, il la pose sur la table et va regarder dans le buffet. « Emile ! lui dit tout bas son maître, je boirais bien un peu de vin, tâche donc d'avoir la gourde ! (Emile va la chercher ; Antoine boit ; Emile la reporte à sa place.)

Pendant ce temps, Gaspard a enveloppé des restes de dinde dans une serviette et, les réservant pour son dîner, il les serre dans le buffet, puis il se met à table. (Pendant ce temps, le chien va ouvrir le buffet, apporte le plat que Gaspard vient de serrer ; son maître prend les restes de dinde, les met dans son sac ; Emile reporte le plat dans le buffet dont il referme les portes.) Mais Gaspard s'aperçoit que l'on a bu son vin, il va pour se fâcher... M. de Saint-Mars, suivi d'un de ses gens entre dans la maisonnette. Antoine, son chien et Gaspard se retirent.

Ce Saint-Mars est un chef de contrebandiers ; il donne ses ordres à Bastien, pour faire passer des marchandises en Espagne, et demande quatre hommes pour une autre entreprise. Bastien s'éloigne. Madame Aubry vient avec sa fille recevoir M. de Saint-Mars. Laurence lui demande en tremblant des détails sur sa naissance : « Si je vous appartiens par les liens du sang, dit-elle, je suis prête à remplir tous mes devoirs. — Je vous les indiquerai bientôt, répond Saint-Mars, et j'espère que vous ne vous en écarterez pas. (Emile aboie au dehors.) « O mon Dieu ! c'est le signal, » se dit Laurence. (Emile aboie encore plus

fort.) « Qu'on chasse ce chien, » s'écrie Saint-Mars, « on ne peut pas s'entendre. — J'y cours ! » répond Laurence.

Resté seul avec madame Aubry, Saint-Mars lui reproche d'avoir tout appris à Laurence. « Mais vous, répond-elle, apprenez-moi à quel titre vous disposez de son sort, et quel avenir vous lui réservez ? — Vous rappelez-vous qu'il y a vingt ans je vous dis que le silence seul pouvait la sauver ? Aujourd'hui je vous le dis encore ; le même danger la menace. Si je ne peux compter sur vous, il me faudra vous l'enlever. — Je ne veux pas qu'on m'enlève ma fille ! s'écrie madame Aubry, elle n'a que moi pour l'aimer... » Gaspard accourt, et dit tout effaré : « J'ai trouvé Laurence causant avec un jeune chasseur ; j'ai voulu l'arrêter comme braconnier ; mais le gredin de chien, Emile, qui est leur complice, m'a mordu quelque part d'une manière si féroce, que j'ai lâché prise... et j'en ai pour longtemps avant de pouvoir me reposer sur un siège quelconque... Mais en se débattant, le chasseur a laissé dans ma main une partie de sa chaîne. — Donne ! » lui dit Saint-Mars. Ne voyant aucun chiffre à cette chaîne, il la met dans sa poche, s'empare du fusil de Gaspard et sort à la poursuite du chasseur.

A Tarbes dans un salon du duc de Rosambert.

Ici, Saint-Mars ne s'appelle plus que Cyprien ; il est intendant chez le duc. Louis, le fils du duc, rencontre Cyprien. « Vous voilà revenu de visiter nos fermes des Pyrénées, lui dit-il ; je suis surpris de ne vous avoir pas rencontré dans les montagnes, où j'ai chassé nuit et jour. — J'attends ici monsieur le duc, reprend Saint-Mars. — Vous qui avez la confiance de mon père, conseillez-lui donc de ne pas songer à me marier. — Pourquoi ? — Parce que j'ai toujours voulu rester maître de me choisir une femme, et que ce choix est fait. » Louis s'éloigne ; le duc entre, Saint-Mars vas tirer les verrous de la porte du

salon. « Que faites-vous ? lui dit le duc. — Je ne veux pas qu'on nous dérange. » Cyprien se plaint que le duc lui fasse sentir la distance qui les sépare aux yeux du monde. « Je vous ai fait riche, répond le duc ; votre fille, que j'ai fait élever dans un couvent à Paris, sera un parti recherché, grâce à mes largesses ; vous êtes ici aussi maître que moi ; que voulez-vous de plus ? — Rappeler à votre mémoire le passé. — A quoi bon ? — Afin de vous préparer à une proposition que je veux vous faire. — Parlez ! — Il y a vingt ans vous étiez perdu de dettes, dévoré d'ambition ; madame la duchesse, votre belle-sœur, expira en donnant le jour à une fille. Vous savez quel projet infernal vous me fîtes exécuter ; vous savez que votre frère, qui vous laissa le titre de duc, suivit de près sa noble épouse. — Oui, et son enfant ? — Voilà où vous n'êtes pas bien instruit. — Comment ? — Vous êtes duc, vous, vous êtes riche... — Te faut-il encore de l'argent ? — Non. — Que veux-tu donc ? — De la considération, des honneurs. — Ah ! — Vous en avez bien, vous ! Je veux un titre, un rang pour ma fille... Votre fils les lui donnera. — Tu es fou, dit le duc, se levant. — Il faut que ce mariage se fasse. — Misérable ! oublies-tu qui je suis ? — Vous êtes mon complice. — Tu n'as aucune preuve contre moi, je puis te démentir, te chasser !... — Et moi, je puis vous faire tomber à genoux pour me demander grâce. — Insolent ! — Je me perdrais... mais en même temps je briserais d'un mot vos titres et votre fortune... Cette enfant que nous avions condamnée à la mort... elle vit ; et si elle veut, elle rentrera dans les biens de son père, dans cette maison qui lui appartient. — Eh bien !... puisque tu me tiens en ton pouvoir... Mais cette enfant ? — Je m'en charge, et vais instruire moi-même votre fils de nos projets. » Consterné de douleur et d'effroi, le duc s'éloigne et envoie chercher son fils. Lorsque le jeune duc apprend ce mariage arrangé par son père et son intendant,

cela lui semble une raillerie. « Vous m'insultez, dit-il à Saint-Mars ; vous oubliez que vous êtes à mon service ! Pour vous en faire ressouvenir, exécutez mes ordres. Voici une chaîne que j'ai cassée, portez-la chez mon bijoutier. » Il s'éloigne ; et Saint-Mars, rouge de colère et de honte, reconnaît que cette chaîne est la moitié de celle que portait le jeune chasseur surpris avec Laurence.

L'extérieur de la maisonnette de M<sup>me</sup> Aubry ;  
au fond, un paysage.

Madame Aubry a pris chez elle l'enfant de Laurence ; celle-ci se félicite du départ de Saint-Mars, qui ne doit plus venir les visiter que dans un an. Louis va arriver après avoir tout avoué à sa famille. Il est soir. ( On entend aboyer Émile. ) « Mon Dieu ! dit Laurence, ce n'est pas ainsi qu'Émile aboie lorsqu'il est content. Voyez, mère, comme il a l'air effrayé. » ( Émile arrive haletant ; il court à Laurence, tourne autour d'elle avec inquiétude, regarde d'un air d'anxiété dans le lointain. ) Antoine accourt : « Une voiture, dit-il, vient de s'arrêter au bas de la côte ; M. de Saint-Mars en est descendu. — Mon enfant ! s'écrie Laurence, il faut le reconduire à Sainte-Croix. — Confions-le à Antoine, » reprend madame Aubry. Saint-Mars entre. ( Émile se met en colère contre lui ; Laurence le calme avec peine. ) Trouvant dans l'amour de Louis un nouvel obstacle au mariage de sa fille, l'intendant a une double raison de faire disparaître Laurence ; mais afin de la décider à le suivre, il emploie la ruse. « C'est Louis qui m'envoie vous chercher, lui dit-il ; je dois vous conduire à Tarbes ainsi que madame Aubry, et dans votre présence il trouvera la force de lutter contre son père. Pour preuve de ma mission, voilà l'autre moitié de la chaîne qu'il a brisée. Hâtez-vous ! » Si c'est une perfidie, se dit Laurence, au moins je serai seule sacrifiée, mon fils sera sauvé. Elle prend la main du berger, entre

dans la maisonnette, ainsi que madame Aubry et Emile, puis ils en sortent bientôt. « Partez devant, leur dit Saint-Mars, j'ai quelques ordres à donner. » En ce moment l'orage gronde. Elles suivent Gaspard, qui doit leur servir de postillon; Antoine et Emile restent.

Pour que personne ne puisse venir s'informer un jour de celles qui habitaient la maisonnette, Saint-Mars se décide à y mettre le feu; grâce à l'orage qui éclate, on croira que la foudre l'a consumée. Mais le berger le gêne; il lui demande de le guider, par le plus court chemin, jusqu'au bas de la côte. Antoine recommande à Emile de garder la maison. Le chien se place sur le seuil, et le berger précède Saint-Mars; mais profitant de l'obscurité de la nuit, Saint-Mars échappe à son guide, et revient. Il veut entrer... le chien l'en empêche, s'attache à lui, le tire par son habit; cependant Saint-Mars parvient dans l'intérieur, sort avec un tison qu'il jette sur le toit de chaume; les flammes éclatent, Emile aboie pour appeler au secours. Antoine revient, et veut sauver l'enfant... le toit s'écroule. Antoine tombe blessé... En ce moment, Laurence accourt pâle, haletante, désespérée. « Que voulez-vous? lui demande froidement Saint-Mars. — Mais vous ne savez donc pas que mon enfant est là? — Il est trop tard. — Ah! vous ne connaissez pas la force d'une mère, » dit-elle en souriant d'un air étrange. Puis elle va pour s'élancer au milieu des flammes... Emile en sort portant l'enfant; sa mère le prend dans ses bras, et, folle de joie, se jette à genoux en s'écriant: « Merci, mon Dieu! merci! — Eh bien! lui dit Saint-Mars, emportez cet enfant. — Je pars, monsieur, je pars, » répond la pauvre mère; puis montrant de loin son fils à madame Aubry, elle lui crie: « Il est sauvé! » Tous s'éloignent sans avoir aperçu le vieux berger. Emile va reconduire Laurence jusqu'au sommet de la montagne, puis il revient à son maître, le caresse,

visite sa blessure... On entend de loin appeler: « Laurence! Laurence! » C'est la voix de Louis de Rosambert. Emile court à sa rencontre, le ramène auprès d'Antoine. Le vieux berger reprend ses sens, et raconte ce qui vient de se passer. « Mon Dieu! s'écrie Louis au désespoir, où les conduit-il? — Emile, dit Antoine à son chien, par où ont-ils pris? » (Le chien se dirige vers la montagne.) « Je te comprends, s'écrie Louis; Emile, guide-nous, et que Dieu nous protège! » Louis et Antoine se mettent en route; Emile marche devant eux.

#### Une auberge des Pyrénées.

Saint-Mars a devancé la voiture, qu'il a laissée sous la garde de quatre contrebandiers; mais Gaspard l'a versée, et les voyageurs attendent qu'elle soit raccommodée. Laurence sait maintenant qu'on l'a trompée; elle voudrait prévenir Louis, mais l'aubergiste est allé aux provisions à la ville voisine, et sa femme n'a qu'un petit garçon auquel elle apprend à lire, par le moyen de grosses lettres appliquées dans des carrés de bois. L'hôte arrive, portant une hotte. « Elle est lourde à en crever, dit-il; je sais pourtant ce que j'y ai mis. — On t'aura peut-être jeté quelque sort, répond la femme. — J'ai eu cette idée-là. Comme je me reposais sur la route, j'ai causé avec deux voyageurs, dont l'un était un vieux berger... » A peine la femme eut-elle emmené son mari pour l'aider à préparer le dîner, qu'Emile sort de la hotte; il va caresser Laurence, madame Aubry, puis revient à Laurence et lui présente son collier, sous lequel elle prend une lettre de Louis. « J'espère, lui dit-il, arriver à temps au lieu où Emile te trouvera; si j'arrivais trop tard, que je sache seulement où l'on doit te conduire... du courage! » La voix de Gaspard se fait entendre: « Bon Emile, lui dit Laurence, s'il te voit il te tuera! » (Emile cherche un endroit pour se cacher, et s'élance dans la huche au pain.) Gaspard vient annoncer le dîner, et presser le dé-

part; « car, dit-il, nous avons encore loin d'ici à Barno.... J'ai eu tort de vous confier ce secret, ajoute-t-il, mais au moins je veillerai à ce que vous ne le disiez à personne; » puis il court se mettre à table. Laurence est bien embarrassée pour donner ce renseignement à Louis. « Que ne te sers-tu de l'intelligence d'Emile, » dit madame Aubry. Elle l'appelle, il sort de la huche; et tandis que madame Aubry veille à ce qu'on ne puisse les surprendre, Laurence prend parmi les lettres dont se servait l'enfant de l'aubergiste, celles qui composent le mot Barno, l'écrit devant Emile attentif, lui montre les lettres une à une, et dit: « Barno... pour Louis... attends-le ici... Tu comprends? » Madame Aubry s'écrie: « Gaspard vient nous chercher! » Laurence brouille les lettres; Emile se sauve dans la huche, et les voyageurs remontent en voiture; mais l'aubergiste rentre pour dîner avec son mari; elle veut prendre le pain... elle sent un corps étranger... l'aubergiste va tirer dessus... Emile se montre. Les braves gens lui offrent à manger; il refuse, il est inquiet... On frappe à la porte... C'est Louis et Antoine; Emile court à eux, et l'aubergiste reconnaît les deux hommes qu'il a rencontrés le matin. En apprenant que Laurence est encore partie, Louis tombe dans un sombre désespoir. Emile le tire par son habit, le conduit devant les lettres et en compose le mot: *Barno*. « Laurence est à Barno! s'écrie Louis; mais c'est peut-être le hasard qui a fait écrire ce mot à Emile. — Changez l'ordre des lettres, » lui dit le vieux berger. Louis change deux lettres; le chien remet les lettres en ordre et recompose le mot: *Barno*. Plus de doute! Louis jette une pièce d'or sur la table de l'auberge, et sort précipitamment avec Antoine et Émile.

Un château en ruines dans les Pyrénées. Une salle basse.

Laurence a gravé son nom sur une ardoise et l'a lancée à travers les barreaux

de la salle; bientôt elle voit briller une flamme au bas de la montagne; espérant que c'est un signal de Louis, elle y répondait en agitant son mouchoir... et le laisse tomber en voyant entrer Saint-Mars; mais l'intendant a tout deviné; il renvoie Laurence et madame Aubry dans leur chambre, sous prétexte de prendre du repos pour se préparer au départ, puis il tire une chaîne qui pend le long du mur, sonne une cloche, et les contrebandiers accourent. « Mes amis, leur dit-il, en ce moment un homme pénètre dans ce château; c'est un ennemi que le sort me livre; tenez-vous prêts au premier signal. Que l'un de vous aille veiller à la porte de ces deux femmes, que les autres se cachent. » Il sort après eux. Bientôt Louis, Antoine et Emile entrent en hésitant: « Ce château est voisin de Barno, dit Louis; Émile a voulu y pénétrer après m'avoir apporté cette ardoise où se lit le nom de Laurence. » (Émile aboie, il vient de trouver le mouchoir que Laurence a laissé tomber, et l'apporte à Louis.) « Elle est ici, s'écrie-t-il avec joie.... mais je n'ai rencontré personne dans ce château! j'ai vainement appelé.... » (Le chien aperçoit la chaîne, la secoue violemment.) Des contrebandiers entrent, précédés par Saint-Mars. « Éloignez-vous, ordonne-t-il à ses gens; et emmenez cet homme. » Il désigne le vieux berger. Resté seul avec Louis: « Vous êtes étonné de me trouver ici, lui dit Saint-Mars, et en pareille compagnie; mais j'ai voulu être riche: ces braves gens m'y ont aidé. Maintenant que vous êtes en ma puissance, consentez-vous à épouser ma fille? le duc qui ne veut pas reconnaître votre mariage avec Laurence le fera facilement casser; un crime s'est commis entre votre père et moi... pour vous perdre je n'ai qu'à ouvrir ce portefeuille... » En entendant injurier son père, Louis tira son épée, crie à Saint-Mars de se défendre; mais Saint-Mars sonne la cloche, donne à Louis deux jours pour se décider, et le remet entre les mains des contrebandiers qui l'enferment

dans une salle voisine, dont ils remettent la clef à Gaspard. On amène Antoine et son chien, on les attache à des anneaux scellés dans le mur. Le vieux berger est calme, mais Émile se révolte, il s'élance sur Gaspard; celui-ci, en se débattant, laisse tomber la clef et se sauve. « Hélas! mon pauvre Émile, lui dit Antoine, ils t'ont donné un morceau de pain, et moi je n'ai ni à boire, ni à manger. » (Le chien se débarrasse de son collier, prend le morceau de pain, se dresse sur ses pattes et le fait manger à son maître, dont les mains sont liées derrière le dos.) Antoine, apercevant la clef, dit : « Émile, apporte-moi cette clef, elle ouvre la porte de M. Louis. » (Émile la lui apporte.) J'entends du bruit; si l'on te voit libre, on te tuera. (Émile va reprendre son collier et l'attitude qu'il avait lorsque Gaspard est sorti.) Mais pour délivrer M. Louis, il me faudrait être libre... si tu pouvais dénouer les cordes qui m'attachent au mur. (Émile se débarrasse de nouveau de son collier, vient dénouer les cordes, et Antoine ouvre à Louis.) « Il s'agit maintenant de sortir par la fenêtre pour aller à Barno chercher main-forte, et délivrer Laurence, dit Louis. » Antoine se met à détacher les barreaux; afin que la sentinelle ne puisse l'entendre, le chien jappe tantôt doucement, tantôt fortement, selon le bruit que fait son maître. Mais la fenêtre est à quinze pieds de terre, Louis va s'élancer... Émile apporte les cordes qui attachaient son maître; Antoine les noue à l'un des barreaux, descend le premier pour voir si elles sont solides; Louis va descendre à son tour et emmener le chien... il refuse. Louis descend, le chien regarde par la fenêtre pour s'assurer qu'ils se sont éloignés; puis, afin de leur donner le temps de finir, il va reprendre son collier. Saint-Mars entre avec Gaspard; en voyant le chien, ils ne s'aperçoivent pas d'abord que les prisonniers se sont enfuis; quand ils en sont sûrs, Gaspard veut se venger sur le chien qu'il croit attaché... le chien se jette sur lui, le renverse et

s'élance par la fenêtre; et Saint-Mars sonne la cloche, en criant : « aux armes ! »

Une gorge des Pyrénées, un torrent au fond d'une précipice; de loin un château en ruines.

Antoine est allé prévenir la maréchassée de Barno; Louis et Émile se sont cachés derrière une roche. Arrive Gaspard et un contrebandier qui se rend en Espagne. Quand ils sont au bord du torrent, le contrebandier dit : « Vous voyez bien cet arbre? en levant cette pierre et tournant cette mécanique, il va s'abattre sur l'autre bord et former un pont. (Il fait jouer le mécanisme.) Si nous sommes poursuivis, nous n'avons qu'à retirer cette clavette, l'arbre se relève. » De loin, Louis et Émile ont tout vu. Le contrebandier passe le torrent. Un second contrebandier se présente, mais à l'autre bord; Gaspard abaisse l'arbre, le contrebandier passe, lui annonce que la maréchassée marche contre eux, lui remet un billet pour leur chef; et tandis que Gaspard fait jouer le mécanisme afin que le contrebandier retourne sur ses pas, le chien s'avance en rampant, s'empare du billet que Gaspard a déposé dans son chapeau, le porte à Louis, qui apprend ainsi que Laurence va être délivrée. Gaspard croit que le contrebandier a remporté son billet; mais il a retenu le mot maréchassée, cela lui suffit; il court prévenir son chef. Celui-ci a ordonné le départ; car on voit des contrebandiers chargés de ballots qui passent sur le pont. Saint-Mars et Bastien arrivent; d'autres contrebandiers amènent Laurence, son enfant et madame Aubry; mais ils sont prêts à se révolter, car ils ne veulent pas enlever des femmes, un enfant... Saint-Mars est obligé d'agir encore de ruse. « Laurence, lui dit-il, c'est pour vous sauver que je vous conduis en Espagne. — Ne le crois pas, Laurence, » s'écrie Louis paraissant tout à coup. « C'est la vérité, » reprend Saint-Mars. Puis montrant un portefeuille : « Voilà les preuves que Louis de Rosambert est le fils de votre persécuteur. Louis,

ajoute-t-il, je vous garde en otage; placez-le au milieu de vous, dit-il aux contrebandiers, et, en route! Nous nous expliquerons ailleurs. — Voilà la maréchaussée! s'écrie Gaspard. — Elle arrivera trop tard, » répond Saint-Mars. Il abaisse l'arbre, s'avance dessus, crie : « En Espagne ! » Les contrebandiers poussent le même cri ; Émile court à la clavette, l'arrache avec sa gueule ; l'arbre se relève, et Saint-Mars disparaît dans le gouffre ainsi qu'Émile. Au milieu de l'effroi causé par cet événement, la maréchaussée arrive de tous côtés, conduite par Antoine ; les contrebandiers veulent résister, mais ils cèdent. « Laurence ! s'écrie Louis, te voilà libre enfin ! Mais ce pauvre Émile !... » Le vieux berger se désespère, il va au bord du précipice, regarde au fond, et pousse un cri de joie en voyant Émile qui reparait, tenant dans sa gueule le portefeuille de Saint-Mars. Après l'avoir ouvert et avoir parcouru les papiers qu'il contient, Louis, douloureusement ému, dit bas à Laurence : « Cet homme avait raison ; mon père était son complice, et vous, ma cousine, vous êtes leur victime... Mais justice vous sera rendue, vous serez duchesse de Rosambert... » Laurence déchire les papiers et répond : « Je serai ta femme ! »

Maintenant, mesdemoiselles, voici la biographie d'Émile : Il est né à Gand en 1836 ; son père était chien de berger, sa mère exerça longtemps cette profession utile. Dès son enfance, Émile fit preuve d'intelligence et de courage. A peine âgé d'un an, il retira de l'Escaut un habitant de Gand qui allait périr ; à Anvers, il sauva un enfant, dont on pleurait déjà la mort. Ces actions valurent une médaille d'or à son maître, M. Wellens, qui avait partagé le dévouement de son élève... Après avoir lu ce long récit, je suis bien sûre, mesdemoiselles, que vous allez toutes donner une caresse à votre chien.... C'est un ami si bon ! si fidèle !

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## Beaux-Arts.

### SALON DE 1842.

#### Deuxième article.

M. GIRARDET. — *Assemblée des protestants.*

Après la révocation de l'édit de Nantes, les protestants français, dont les temples étaient fermés, se réunirent dans les bois afin d'y exercer leur culte ; ces assemblées secrètes furent bientôt prosrites. Les protestants cherchèrent des retraites plus sûres ; les carrières abandonnées, les souterrains, les grottes formées dans les montagnes, les virent se rassembler comme au temps des persécutions des premiers chrétiens, et pourtant les soldats de Louis XIV venaient les surprendre, disperser le troupeau, saisir le pasteur, qui était traîné en prison ou pendu au premier arbre.

C'est l'une de ces brutales expéditions, désignées dans l'histoire sous le nom de dragonades, que M. Girardet vient de représenter avec beaucoup de succès. Sa manière est large, ses groupes savamment disposés. Pour l'effet dramatique et la fermeté de la touche, je crois que l'auteur est appelé à succéder à Alfred Johannot.

M. FLANDRIN. — *Saint Louis dictant ses établissements à Guillaume de Nangis.*

M. Flandrin est, je le crois, celui de nos jeunes peintres qui annonce le plus bel avenir ; sont style, noble et sévère, convient tout à fait à la peinture historique, à laquelle ses études consciencieuses le préparent. Le sujet qui lui a été désigné cette année par le ministère de l'intérieur n'a rien de dramatique ni même d'artistique pour qui cherche l'art dans la reproduction de la beauté ou de la passion. En effet

la pensée intime, ce que l'on appelle l'idéal de l'artiste, n'a guère affaire avec un roi assis sur le plus simple des trônes, et dictant des lois et règlements à un scribe vêtu de noir. Quel parti a pris M. Flan-drin? il a étudié avec amour les diverses parties de son tableau; ce génie créateur qui ne pouvait s'exercer sur l'ensemble il l'a appliqué aux détails. La figure de Guillaume de Nangis exprime bien l'enthousiasme que lui inspirent les ordon-nances du saint roi, tandis qu'au contraire Matthieu, abbé de Saint-Denis, voit avec peine restreindre le pouvoir qu'en l'ab-sence du roi il exerce en qualité de ré-gent.

M. DADURE. — *Pèlerinage de sainte Hélène, princesse de Suède.*

Il y a de l'expression, de la simplicité dans le mouvement, et du style dans l'aspect de cette composition dont la couleur est har-monieuse et énergique, le dessin correct et vigoureux. La jeune sainte marche; elle est belle, digne, imposante... Nous vou-drions que la gravure jointe à ce jour-nal pût rendre à vos yeux ce gracieux ta-bleau.

M. ÉDOUARD BERTIN. — *La Tentation du Christ.*

Satan a porté Notre-Seigneur sur la cime d'un rocher qui existe dans les en-virons de Sabiaco; c'est un site d'un as-ppect sévère et parfaitement en harmonie avec la scène imposante que l'artiste y a placée. Malgré leur grandeur, Christ et Satan, revêtus de formes humaines, sem-blent bien petits, comparés à ces blocs de pierre superposés les uns sur les autres. Il faut beaucoup de hardiesse pour com-poser un tableau comme celui de M. Ber-tin, et beaucoup de talent pour l'exécuter. Le tentateur doit montrer à Jésus tous les royaumes de la terre; mais nous, nous ne voyons que le rocher sombre, aride, pres-que sans végétation, et ne laissant décou-vrir aucune perspective,

M. DIDAY. — *Souvenirs du lac de Brientz, canton de Berne.*

On se délasse de la fatigue que l'on vient d'avoir à gravir avec M. Bertin les rochers arides de Sabiaco, en parcourant des yeux le lac de Brientz. Ici la toile a une pro-fondeur immense; on vogue sur une onde pure et transparente, on s'égare sous les ombrages qui couvrent les bords accidentés du lac, on est heureux de voir ce beau pays; et la parfaite exécution du paysage aidant à l'illusion, on se croit un moment transporté du Louvre en Suisse.

M. BLOCK. — *Une Kermesse flamande.*

Un cabaret de chétive apparence est si-tué dans une campagne très-prosaïque; des tables sont devant la porte, les pots de bière ne manquent pas dessus, ni les bu-veurs autour; on boit, on fume, on danse; deux musiciens, montés sur des futailles, s'acharnent, l'un sur les cordes d'un mau-vais violon, l'autre à souffler dans une cla-rinette; cette musique discordante a mis en mouvement deux danseurs, vieux, laids, d'un admirable grotesque de pose et d'ex-pression. Nous assistons à une kermesse flamande: nous avons sous les yeux un excellent pastiche des ouvrages sortis de l'école de Téniers.

BRASCASSAT. — *Paysage et animaux.*

M. Brascassat n'imité pas l'école fla-mande; il fait mieux, il la reproduit. Du sentiment de tous les connaisseurs, ses animaux égalent ceux de Paul Poter, qu'il surpasse par ses paysages admirables de coloris. Cette année rien de dramatique dans ses compositions; des cioux immen-ses, de vastes plaines, un soleil doux et bienfaisant comme celui de nos contrées, ça et là un buisson, un arbre dont un vent léger semble agiter le feuillage, et sur l'herbe verdoyante des troupeaux au re-pos goûtent aussi le calme répandu dans toute la nature; le taureau flatte sa gé-nisse en frottant sa puissante tête contre

son col ramassé, elle sourit des yeux à cette mignardise de son terrible amant; la brebis caresse son agneau; la chèvre inquiète bêle pour appeler ses chevreaux qui, au loin, dépouillent de leurs feuilles quelques pauvres buissons; le pâtre profite de cette quiétude générale; il dort sans doute à l'écart : je ne me souviens pas de l'avoir vu dans le tableau.

M. JUGELET. — *Marine.*

Le ciel nuageux et les nues houleuses de la Bretagne et de la Normandie inspirent M. Jugelet; nous leur devons cette année six tableaux d'un très-bel effet. M. Jugelet connaît bien l'Océan et connaît bien aussi les ressources de son art; non-seulement il est un fort bon peintre de marine, mais encore un excellent professeur. Chaque année, pendant la saison des bains de mer, il ouvre à Dieppe un atelier où se pressent les femmes de la meilleure compagnie; les mères y conduisent leurs filles avec toute sécurité; et l'on rapporte de ce voyage de bons souvenirs, une bonne santé et un talent de plus.

M. EUGÈNE ISABEY. — *Vue de Dieppe.*

Cette vue est prise d'une hauteur qui domine la ville et le port; la mer a cette teinte grise qu'elle prend en approchant de la plage; elle se brise en petites vagues sur lesquelles joue un pâle soleil dont les rayons dardent à travers les nuages. Sur le devant, la scène est animée par des femmes de pêcheurs qui étendent leur lessive au soleil, et des enfants jouant autour des corbeilles qui ont servi à apporter le linge. Le talent de M. Isabey n'est plus une chose contestable ni contestée; mais d'où lui vient ce besoin de mêler des choses laides ou pauvres aux sublimes magnificences de la nature? c'est comme un sarcasme perpétuel, un calembour d'Odry répondant à un psaume d'actions de grâces. Que M. Isabey peigne l'immensité des mers, il ne manquera pas d'y placer sur le premier plan une barque chargée de

hideuses morues, de ces gros, difformes, blafards, infects poissons qui figurent fort bien sur nos tables, grâce à l'art de Carême, mais très-mal dans un tableau. Aujourd'hui ce ne sont pas des poissons qui enlaidissent le tableau dont nous nous occupons, mais les affreuses guenilles éparpillées sur le premier plan : des jupes impossibles, des lambeaux de mouchoirs qui voltigent au vent, des chemises bleues mutilées, toutes les livrées de la misère sur lesquelles ces pauvres femmes veillent comme s'il s'agissait de trésors. Quel contraste avec les splendeurs du ciel et de l'Océan!

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

---

### Correspondance.

---

Mon Dieu! que ceux qui s'en vont laissent de regrets à ceux qui restent!... Hélas! me disais-je en lisant tant de noms célèbres et honorables qui viennent d'être effacés par la mort; hélas! ils ne reverront plus le soleil et l'ombre, la lune et les étoiles; ils ne reverront plus couler l'eau des petits ruisseaux, s'agiter la vague des mers profondes; ils ne reverront plus la feuille se déployer, la fleur s'ouvrir, l'herbe pousser; ils n'entendront plus la voix d'un ami, d'un enfant, d'une épouse, leur dire : « Je vous aime! » Ils ne donneront plus au pauvre qui demande sa vie; ils ne diront plus : espère! au malheureux qui se plaint; ils ne verseront plus leur sang pour la gloire de leur pays; ils ne dévoueront plus leur existence à son bonheur; ils n'admireront plus les conceptions des arts et celles du génie; les monuments que la foi a consacrés à la religion, ceux que la reconnaissance des peuples a consacrés à ses bienfaiteurs; ils ne pleureront plus au récit des belles actions des hommes; à la vue des merveilles que Dieu a répandues au ciel et sur la terre... Puis, je réfléchis que ces morts vivaient encore ici-bas dans leurs œuvres, dans notre souvenir, et qu'ils

se trouvaient sans doute là-haut parmi les anges, d'où ils veillaient sur les êtres qui leur étaient chers, se réjouissaient des grandes et utiles choses que faisaient les hommes, et se reposaient, après leur tâche finie, aux pieds de Dieu, qui les connaissait tous par leur nom... alors je trouvai des larmes et des consolations pour les enfants qui perdaient de tels pères... mais pour les pères qui perdent leurs enfants... je ne trouvai que des larmes... Aussi j'ai bien peur de mourir avant d'avoir accompli ma tâche entière!... A notre âge, cette tâche est à peine commencée... Il nous faut donner en secret une partie de ce que nos parents nous donnent, leur obéir, les aimer... cela n'est pas difficile!... apprendre, travailler... Pour travailler, tu comptes sur moi... je viens donc t'aider, ma chère, et vais te décrire la planche V.

Le n° 1 est un alphabet de lettres manuscrites, qui se brodent au plumetis ou en points de chaînette en coton blanc, ou en cotons de couleur ; dans ce dernier cas, tu brodes les lettres en coton bleu-ciel et tu les encadres de coton violet. Ces lettres peuvent aussi convenir pour des mouchoirs d'homme.

Le n° 2 est un semé pour bonnets de mousseline, fonds de pèlerines, et gilets de casimir ; pour gilets, ce semé se brode en soie flauche, couleur sur couleur.

Le n° 3 est la moitié d'un dessin pour dessus d'album. Ce dessin se brode au passé, en soie flauche, ou en or. Il y a une manière fort économique d'employer l'or et l'argent ; c'est de suivre sur l'étoffe, avec un fil d'or ou d'argent, les contours d'une partie d'un dessin, et d'y coudre ces fils d'or ou d'argent avec un cordonnet de soie jaune ou blanche ; puis le reste du dessin ou le brode en soie flauche de diverses couleurs. Ce dessin, n° 3, se fait sur moire ou velours. Il représente un des côtés de l'album haut de 27 centimètres ; sa largeur est de 30 centimètres, mais tu pourrais l'augmenter en répétant plusieurs fois l'es-

pèce de grecque qui forme le milieu de la largeur, ainsi que l'espèce de feston qui l'entoure, et rejoindre ainsi le dessin qui doit former l'autre coin de l'album.

Les lettres n° 1 serviraient pour le chiffrage. On pourrait les faire en soie flauche, et les entourer d'un fil d'or cousu par le même système. J'ai vu cet album chez madame Chardin.

Ce dessin peut aussi servir pour un sachet à gants, ou à mouchoirs.

Le n° 4 est un dessin de coin de mouchoir qui se brode au métier. Les pavés du chemin, les fleurs, tu les feras au passé avec du fil d'Ecosse, et toutes les espèces d'épines, ainsi que la canne et les lignes qui forment le paysan breton, tu les feras en points de tige, les deux yeux seront deux nœuds... je présume que tu sais broder au passé.

Le n° 5 est le dessin du côté gauche du devant d'un corsage amazone ; il se brode en cousant une soutache d'une autre couleur que celle de la robe, blanc sur bleu ou sur nankin, ou bien couleur sur couleur. Ce corsage s'agraffe sur la poitrine ; les deux ourlets du devant sont larges de 4 centimètres chaque ; les dessins partent de la place où les ourlets sont cousus.

L'espace m'a manqué pour t'envoyer le dessin du devant de la jupe ; les ourlets qui sont de chaque côté de ces deux lés sont larges de 4 centimètres chaque ; les dessins partent de la place où les ourlets sont cousus.

Voyons si nous pourrions à nous deux refaire ce dessin ; l'ourlet du bas est haut de 10 centimètres ; le dessin part de la place où l'ourlet est cousu.

Prends une grande feuille de papier, calque dessus l'espèce de pyramide, qui est la 1<sup>re</sup> dans le haut, mais redresse-la ; — calque la 2<sup>e</sup> sur la 1<sup>re</sup> ; — calque la 3<sup>e</sup> en retranchant les deux boucles du bas ; — calque la 4<sup>e</sup> sur la 3<sup>e</sup> ; — calque la 5<sup>e</sup> en retranchant les deux boucles du bas ; — calque la 6<sup>e</sup> sur la 5<sup>e</sup> ; — calque la 7<sup>e</sup> en retranchant les deux boucles du bas ;

— calque la 8<sup>e</sup> sur la 7<sup>e</sup>; — calque la 9<sup>e</sup> en retranchant les deux boucles du bas; — calque la 10<sup>e</sup> sur la 9<sup>e</sup>; — calque la 11<sup>e</sup> en retranchant les deux boucles du bas; — calque la 12<sup>e</sup> sur la 11<sup>e</sup>.

Prends une autre feuille de papier, calque cette espèce de nœud hongrois, qui est le 1<sup>er</sup> après la pyramide, mais forme-le de cinq boucles de chaque côté; — calque le 2<sup>e</sup> sur le 1<sup>er</sup>; — calque le 3<sup>e</sup> sur le 1<sup>er</sup>; — calque le 4<sup>e</sup> en retranchant les deux boucles du bas; — le 5<sup>e</sup> sur le 4<sup>e</sup>; — le 6<sup>e</sup> sur le 4<sup>e</sup>; — calque le 7<sup>e</sup> en retranchant les deux boucles du bas; — le 8<sup>e</sup> sur le 7<sup>e</sup>; — le 9<sup>e</sup> sur le 7<sup>e</sup>; — calque le 10<sup>e</sup> en retranchant les deux boucles du bas; — le 11<sup>e</sup> sur le 10<sup>e</sup>; — le 12<sup>e</sup> sur le 10<sup>e</sup>.

Taille des bandes de papier larges de 10 centimètres que tu colles l'une au bout de l'autre jusqu'à ce que tu aies la hauteur de ta jupe toute busquée; coupe toutes tes pyramides, tous tes nœuds hongrois, colle-les par ordre sur cette bande de papier; (tu dois commencer du bas par une pyramide, et finir du haut par une pyramide;) allonge ou rétrécis les cercles du bas de ces dessins jusqu'à ce que tu arrives juste; à présent, passe un canif au milieu de tous les traits qui forment ces dessins; puis, place les devants de ton corsage sur une table, attache dessus le modèle n° 5; place aussi sur une table les devants de ta jupe, attache dessus les bandes de papier, et passe un crayon partout où a passé le canif.

Le n° 6 est une rosette de ruban de gros-de-Naples large de 3 centimètres; il te faut 1 mètre 60 centimètres. Taille un morceau de 6 centimètres, double-le, rabats-en les quatre angles; couds en rond, sur ce morceau de ruban, 9 boucles de 10 centimètres chaque, sur ces boucles couds-en 7 de 8 centimètres chaque, il te reste 6 centimètres dont tu formes la boucle du milieu. Ces rosettes se placent sur les bonnets, dans les cheveux, sur le devant des robes à pointe et pour attacher les pèlerines.

Le n° 7 est une espèce de tour-de-tête,

Achète 36 centimètres de cannetille blanche, coupe-les en deux, replie les extrémités de manière que chaque morceau n'ait plus que 12 centimètres. Achète 2 mètres de ruban de gros-de-Naples large de 6 centimètres; coupe un mètre de ruban, tailles-en un morceau long de 8 centimètres; un de 15, un de 14, un de 13, un de 12, un de 11, un de 10, un de 9, un de 8, total neuf; couds au bas de la cannetille le 1<sup>er</sup> morceau de 8 centimètres, puis, dans l'ordre où je viens de les écrire, les huit boucles qui le suivent. Fais de même pour l'autre côté de cette espèce de tour-de-tête. Tous deux s'attachent avec une épingle sous la passe du chapeau et s'avancent sur les joues.

Le n° 8 est un porte-flacon d'essence de roses que mon frère m'a envoyé d'Algérie; il peut servir pour tout autre flacon.

Achète un morceau de velours rouge ou noir, haut de 20 centimètres, large de 12, — du carton blanc extrêmement léger, — du papier jaune d'or, glacé, et très-fort, — du gros fil d'or, — du cordonnet de soie jaune d'or, — 12 paillettes d'or, 2 vertes, 1 bleue, — un petit morceau de percaline gros-bleu, — de la gomme arabique que tu fais fondre dans de l'eau chaude.

Place ton papier jaune sur ce modèle n° 8, calque ce dessin, (c'est-à-dire les deux lignes extérieures qui renferment le fond blanc recouvert de zig-zags), excepté les ronds qui représentent les paillettes. Découpe ce dessin de papier jaune, enduis-le de gomme à l'envers, colle-le sur le velours; enduis de gomme le dessous du velours; colle-le sur un morceau de la feuille de carton, haut de 18 centimètres et large de, 10, de manière que le velours dépasse tout autour; monte ce velours sur un métier; prends deux fils d'or, enfile-les dans une aiguille, passe-les, en dessous, au bas de la bordure du tour; ôte ton aiguille, fais, en dessous, un nœud à chaque fil; avec une aiguille fine enfilée de cordonnet jaune d'or; arrête ensemble, par

deux points à chaque angle, les deux fils d'or sur le papier jaune, en le traversant ainsi que le velours et le carton; fais de même pour les zig-zags de l'intérieur formés aussi de deux fils d'or. Pour coudre les paillettes, fais deux ou trois nœuds à l'extrémité d'un fil d'or; coupe le fil d'or, et avec ton aiguille enfilée de cordonnet de soie jaune d'or, couds ces nœuds au milieu des paillettes en traversant le papier jaune, le velours et le carton. Les paillettes vertes se placent au milieu de la fleur du haut et au milieu de celle du bas; la paillette bleue se place dans la fleur du milieu.

Tu démontes ce morceau de velours, tu le découpes sur le modèle n° 8; tu tailles dessus un morceau de carton, puis un morceau de percaline gros-bleu; tu enlèves le carton de gomme, tu le recouvres de la percaline, puis tu réunis le dessus au dessous en reprenant, avec ton aiguille enfilée de cordonnet jaune d'or, les deux angles que forment, du haut et du bas, les fils d'or qui entourent le porte-flacon; et, en piquant ainsi ton aiguille à travers le carton et la percaline gros-bleu, tu dois avoir formé sur la percaline les mêmes dents-de-loup qui sont en fils d'or sur le papier jaune. Arrête-toi, des deux côtés, à la place qui fait face aux deux pointes de la fleur du haut de ce porte-flacon. Voilà, ma chère, un échantillon de la manière de broder des dames de Maroc et de Tunis.

Le n° 9 est une pèlerine-cardinal, en jaconas, taillée sur le modèle n° 9, planche II, et garnie d'une bande de jaconas festonnée et légèrement froncée. Le col, garni de même, est taillé sur le modèle n° 2, planche III. Au lieu d'avoir trois plis, la pèlerine doit être froncée sur les épaules.

Le n° 10 est un chapeau de paille de chez M<sup>me</sup> Seguin. Mon Dieu! que la mode est bizarre! L'été dernier, les chapeaux, pour être bien portés, devaient découvrir le dessus de la tête, mais couvrir le cou; cet été, pour être bien portés, les chapeaux doivent

couvrir le front, mais découvrir le derrière de la tête.... et *sempre bene*.

A présent la mode est décidée; je vais faire passer devant tes yeux quelques jolies toilettes.

Pour faire des emplettes le matin. Robe de mousseline de laine à raies bois et à raies roses, corsage et manches taillées sur les n° 17, 18 et 19, planche IV. Pèlerine en étoffe pareille, taillée sur le modèle n° 9, planche II, les raies placées en long sur le dos, ce qui fait qu'elles se trouvent presque se rejoindre pied à pied sur la poitrine. Cette pèlerine doit découvrir le bas de la taille sur une largeur de quatre doigts. Double-la d'un léger florence bois, en cousant à l'envers le dessus à la doublure et les retournant ensuite. Col et manchettes en batiste sur les n° 6 et 9, planche 1. Chapeau de paille cousue, ruban de velours nuancé bois et rose, posé en croix sur la passe, puis coupé des deux côtés et attaché comme s'il la traversait pour ressortir en dessous; brides attachées dessous; point de bavolet; un nœud de ruban de velours posé derrière la forme et retenant le ruban de velours dont elle est entourée. Tour-de-tête en ruban rose, sur le modèle n° 7, planche V. Gants de peau de Suède; souliers boutonnés sur le côté, en coutil gris-fer.

Pour faire des visites. Robe en toile de Tussor, c'est-à-dire en foulard écru, jupe et corsage brodés en soutache écru, sur le dessin n° 5, planche V; corsage et manches taillés sur les n° 15, 16, et 14, planche IV; écharpe d'organdy garnie d'un ourlet haut de 3 centimètres tout autour; dans le bas, un effilé de coton noué comme je te l'ai indiqué autrefois. Capotte à coulisses en gros-de-Naples blanc; de longs tire-bouchons de cheveux couvrant les joues et sortant de chaque côté de la capotte. Gants paille, bottines de pruneau noir.

Pour dîner en ville. Robe de-gros-de-Naples gris, corsage sur les n° 12 et 13,

planche IV, manches courtes ornées du bas par deux bouillons; pèlerine de tulle noir garnie de dentelle noire; pour fermer cette pèlerine une agrafe de ruban de gros-de-Naples rose, sur le n° 9, planche IV; pareilles agrafes placées au bas de la tresse de derrière, des deux côtés de la tête. Peigne orné de perles et d'or; mitaines en filet de soie noire, souliers de satin noir.

Pour soirée. Robe d'organdy; corsage sur les n° 12 et 13, planche IV; Berthe d'organdy doublée de gros-de-Naples bleu; manches courtes ornées de deux bouillons. Dessous, robe de gros-de-Naples bleu, la jupe d'organdy relevée du bas, des deux côtés, par deux rosettes de ruban de gros-de-Naples bleu, n° 11, planche III; longue et large ceinture de gros-de-Naples pareil, nouée devant, effilée aux deux extrémités, puis la soie réunie par des nœuds; bandeaux à la madone, ou longs tire-bouchons à l'anglaise; des deux côtés de la tête deux grappes de lilas blanc, naturel, attachées à la tresse. Gants blancs, souliers de satin noir. Tu peux mettre une robe blanche dessous, des rubans blancs, et du lilas lilas, ou bien deux gros bouquets de violettes de Parme, ou des bois. On ne porte que des fleurs naturelles, je t'en avertis.

Mais ma lampe s'éteint, il est minuit, mon chien, mon petit Darling me dit qu'il est temps d'aller se coucher... il a raison, il me faut soigner ma santé, ma tâche n'est pas finie...

Adieu, porte-toi bien; songe que je ne veux pas encore te pleurer.

J. J.

### *Sphémérides.*

#### RELIGION.

Le 21 mai 576, mort de saint Germain, évêque de Paris.

La tradition place cet évêque à la tête de

ceux qui ont honoré par d'éminentes vertus leur saint ministère. Né vers la fin du cinquième siècle, sur le territoire d'Autun, il occupa, en 554, le siège épiscopal de Paris, vacant par la mort d'Eusèbe. Les grandeurs n'altérèrent nullement la simplicité de sa vie; son exemple influa sur les mœurs des princes, et ses aumônes répandirent la consolation chez les pauvres. Par ses soins, de pieux établissements s'élevèrent, entre autres l'église de Sainte-Croix, aujourd'hui Saint-Germain des Prés, à laquelle il joignit un monastère qu'il dota et qu'il exempta de toute juridiction. Germain parut dans plusieurs conciles tenus à Paris et à Tours; sa sagesse y exerça toujours une haute influence. Après la mort de Childébert, Charibert, son fils, s'abandonnant aux plus horribles actions, Germain osa le retrancher de l'Église, lorsqu'il eut perdu tout espoir de le ramener. Plus tard il employa tous ses efforts à réconcilier Chilpéric et Sigebert. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, laissant plusieurs écrits qui contiennent des renseignements précieux pour l'histoire.

### *Rosaïque.*

A l'homme de bon courage, les terres étrangères sont sa patrie.

*Maxime castillanne.*

Oublie ce que tu as donné; souviens-toi de ce que tu as reçu.

MÉNANDRE.

Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux et montré par dix mains.

CONFUCIUS.

Le plus mauvais pays est celui où l'on n'a pas d'amis.

*Maxime tartare.*



Ayuntamiento de Madrid

entes vertus  
a fin du cin-  
e d'Autun,  
piscopal de  
Eusèbe. Les  
nt la simpli-  
flua sur les  
ones répan-  
auvres. Par  
nts s'élevè-  
inte-Croix,  
Prés, à la-  
u'il dota et  
n. Germain  
nus à Paris  
oujours une  
de Childe-  
onnant aux  
osa le re-  
eut perdu  
tard il em-  
cillier Chil-  
à l'âge de  
eurs écrits  
ents pré-

les terres  
llanne.

souviens-  
ANDRE.

la même  
é par dix  
RUCIUS.

ui où l'on  
artare.

A B C D E F

N° 1.

G H I J K L

M N O P Q R

S T U V X Y Z

N° 6.



N° 7.



N° 2.



N° 3.



N° 10.

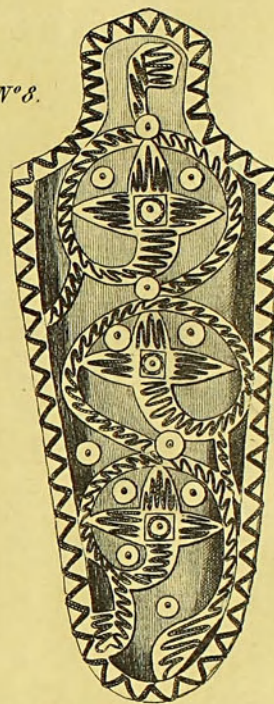


N° 9.



Journal des Demoiselles.  
10<sup>e</sup> année. Planche V.

N° 8.



N° 4.



Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

Salon de 1842.



Gravé par Dumouret.

Dessiné par A. de F. d'après le tableau de F. Bord.

JANE SHORE.

Ayuntamiento de Madrid